& ABONNEMENTS
rue des Minimes
PARIS

LA REVUE THÉÂTRALE

NOUVELLE SÉRIE
N° 48
Prix net : 1 fr. 50
Etranger : 2 »





4e Année. — Nouvelle Série. N° 48. — Décembre 1905. — II.

LA REVUE THÉÂTRALE

L. GEISLER, *Directeur-Administrateur*.

ABONNEMENTS :
Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements .... 36 fr.
— Étranger .... 48 fr.
LE NUMÉRO :
France .... 1 fr. 50
Étranger .... 2 fr. »

RÉDACTION
60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)
ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*
Photographie STUDIA-LUX

DIRECTION & ADMINISTRATION :
14, Rue des Minimes — PARIS
ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
Pour Abonnements, Vente et Publicité
S'adresser 14, rue des Minimes, PARIS (IIIe)
Téléphone 249-94

LES TRENTE ANS DE THÉÂTRE

Il y a quatre ans, je recevais la visite d'Adrien Bernheim. Nous venions d'organiser, à l'Opéra, la représentation de retraite d'une des plus admirables artistes de ce temps. Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'on nous prévint que la recette, qui s'annonçait comme superbe, était guettée par les huissiers. Nous avions travaillé en pure perte. Bernheim, qui représentait, à notre comité, le ministre des Beaux-Arts, cherchait le moyen pratique de mettre à l'avenir les bénéficiaires à l'abri de semblables réclamations. Mais comment ?

Il ne voulait, à aucun prix, entendre parler de dons ni de quêtes à domicile, en quoi il avait bien raison ; il rêvait de constituer une société qui put venir en aide à tous les déshérités du théâtre, à quelque titre professionnel qu'ils lui appartinssent, par des secours aussi urgents que pouvaient l'être leurs besoins.

Nous nous mîmes à étudier la question. — Et, après l'avoir examinée sous toutes ses faces, nous nous arrêtâmes à la solution suivante :

Demander aux artistes malheureux un certificat de trente années de théâtre, leur donnant droit à des secours immédiats.

Bernheim communiqua sa belle ardeur à quelques camarades: les *Trente Ans de Théâtre* étaient créés. M. Waldeck-Rousseau, alors président du Conseil, donna des instructions pour que la Société obtint toutes les autorisations nécessaires. Et, grâce à lui, elle fut constituée en quelques jours.

Tout citoyen français peut créer une œuvre de bienfaisance : — l'important, c'est qu'elle soit pratique et viable.

Il s'agissait de créer les ressources nécessaires à l'alimentation de cette caisse de secours, dont le fonctionnement n'admettait aucun retard. Il nous parut que, du moment que les pauvres seuls avaient droit de frapper à la porte des *Trente Ans de Théâtre*, c'étaient aux petits Parisiens, autrement dit au public de nos petites places, que devait s'adresser d'abord l'Œuvre naissante. Des spectacles, où toutes les formes de l'art dramatique, depuis la causerie familière, jusqu'à la danse et la chanson, avaient leur place, furent immédiatement organisés. Tous les artistes de nos théâtres, grands et petits, répondirent à l'appel : on alla à La Villette, on alla à Belleville, à Grenelle, à Ménilmontant, dans tous les faubourgs de notre vieux Paris, et ces représentations furent triomphales.

Mais il fallait aussi les régulariser. Gustave Larroumet, tout acquis à notre cause, encourageait chaque dimanche, dans son feuilleton, le fondateur, les artistes et ses lecteurs. Un beau soir, un soir dont la date doit être inscrite en lettres d'or dans les annales des *Trente Ans de Théâtre*, on joua *Andromaque* à Ba-Ta-Clan, avec tous les artistes de la Comédie-Française, Mounet-Sully en tête : on eut la preuve éclatante que là était la vraie formule du théâtre populaire : le théâtre allant chercher le peuple chez lui, à sa porte, dans ses quartiers, sans augmentation du prix des places. Après *Andromaque*, ce fut le tour du *Misanthrope*, et de tous les chefs-d'œuvre classiques. Les artistes étaient heureux d'émouvoir un public inconnu qui leur faisait fête, et mon ami, M. Jules Claretie, avec sa bienveillance coutumière, incitait ses artistes à participer à cette œuvre de solidarité et de vulgarisation artistique. MM. Gailhard et Albert Carré suivirent l'exemple. A côté des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière, des actes du répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique furent donnés, en costumes, dans ces mêmes théâtres de faubourgs : les représentations se multiplièrent, toutes plus brillantes les unes que les autres, et rien ne pouvait arrêter la marche ascendante des *Trente Ans de Théâtre*.

On s'imaginait alors que l'œuvre de Bernheim pourrait porter tort aux sociétés de secours similaires... Quelle erreur ! Loin de leur nuire, elle venait en aide à notre Société des Auteurs Dramatiques, à l'Association des Artistes, à la Société des Artistes musiciens, et les malheureux avaient deux portes où frapper, au lieu d'une.

Les *Trente Ans de Théâtre* ont atteint, il y a quelques jours, leur centième représentation, et entrent dans leur cinquième année d'existence. Les Pouvoirs Publics, par l'organe de leurs ministres, de leurs sous-secrétaires d'Etat, de leurs rapporteurs du budget des Beaux-Arts, en ont célébré les bienfaits qui sont d'ordres différents : distribuer, comme l'an dernier, 78.000 francs de secours, c'est déjà bien... Ce qui est mieux, c'est d'avoir donné une forme pratique et définitive au Théâtre Populaire : car je le dis, avec Larroumet, avec Poincarré, avec Roujon, un théâtre populaire, rivé à la même place — attendant son public, au lieu de l'aller chercher chez lui — est condamné d'avance ! — Il ne doit être ni ici, ni là, il doit être dans tous les quartiers, et se contenter de la représentation des œuvres classiques. Mais les *Trente Ans de Théâtre* ont fait mieux : tous les petits personnels des théâtres qui participent à ces spectacles de faubourgs y trouvent leur compte, et chacun touche, pour ces représentations, des indemnités qui, à la fin du mois, parfont leur traitement régulier. — Et cela est encore de la très bonne besogne ! Voilà bien des raisons pour lesquelles aujourd'hui, alors que la *Revue Théâtrale* célèbre la centième représentation de cette belle et bonne œuvre, je rappelle, non sans fierté, comment elle est née, comment elle a grandi, comment elle triomphe, et pourquoi elle tient aujourd'hui le premier rang parmi nos Sociétés théâtrales.

Victorien SARDOU.

Cl. Presseq.



M. Victorien Sardou dans son cabinet de travail.



M. Georges Mitchell. M. Auguste Germain. (Vice-président) M. Phudhon. (Vice-président) M. Charles Akar. M. de Losques. M. Adrien Bernheim. (Président-fondateur)
M. Lucien Fugère. (Vice-président) M. Jean Dupré. M. Antoine Banès. (Secrétaire général) M. Léon Martin. M. Edmond Stoullig (Secrétaire général) M. Fernand Bourgeat. (Vice-président)

Comment naquirent les Trente Ans de Théâtre

I

On sait que M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Beaux-Arts, constituait, au mois de juin dernier, une commission à l'effet d'examiner toutes les questions se rattachant au théâtre, et plus particulièrement au théâtre populaire. M. Louis Derouet, dans le *Gaulois*, a interrogé, cet été, les hommes les plus qualifiés pour donner leur avis sur la solution du théâtre populaire. Il convient de citer avant tout la lettre-réponse de M. Raymond Poincaré. Un tel certificat, signé par un homme qui, par deux fois, dirigea — et on sait avec quelle élévation d'idées — le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, et qui, cette année même, à propos du trust de certaines scènes, retraçait, dans une admirable plaidoirie qui restera comme un véritable monument du théâtre contemporain, le but de l'Œuvre — un tel certificat, disons-nous, consacre définitivement les Trente Ans de Théâtre et constitue, pour ses initiateurs et ses propagateurs, la meilleure des récompenses. Voici la lettre que M. Poincaré adressait de Sampigny, où il était en déplacement, à M. Louis Derouet.

« Mon cher confrère,

» Pas plus que MM. Jules Claretie et Adolphe Brisson, je ne crois que le fonctionnement du Théâtre Populaire puisse être définitivement assuré par les troupes des théâtres subventionnés. Je chercherai volontiers, avec la commission qu'a nommée M. Dujardin-Beaumetz, les moyens de constituer un théâtre autonome. Mais quand l'aurons-nous !

» Voilà si longtemps que la question est posée que je n'ose espérer une solution très prochaine. Aussi bien, l'œuvre excellente de M. Adrien Bernheim nous permet de patienter. Les « Trente Ans de Théâtre », c'est quelque chose comme un théâtre populaire ambulant, comme un théâtre qui va chercher le peuple dans les quartiers les plus éloignés, au lieu de l'appeler et de le déranger.

» Vous avez vu, comme moi, sans doute, les ouvriers parisiens accourir à ces représentations et y applaudir avec enthousiasme Molière ou Racine. La commission extra-parlementaire trouvera peut-être une organisation plus complète et plus régulière; elle n'en trouvera pas, je crois, une plus apte à faire pénétrer dans la démocratie le goût des chefs-d'œuvre dramatiques.

» Recevez, etc.

» R. Poincaré,
Sénateur. »

II

Le Président des Trente Ans de Théâtre, dans ses « Notes et Souvenirs » du *Figaro*, a bien souvent rappelé la part considérable que prit M. Gustave Larroumet dans la fondation des Trente Ans de Théâtre. C'est lui qui fut, en quelque sorte, l'initiateur des représentations de faubourgs. Alors que, pendant toute la première année — l'année 1902 — on avait offert au public de quartiers des fragments des chefs-d'œuvre de la tragédie, de la comédie et du chant, le critique du *Temps* s'appliqua, chaque dimanche, dans son feuilleton, à montrer combien il y aurait intérêt à offrir aux petits Parisiens, non plus des

parties et des actes détachés, mais des pièces complètes en costumes. L'idée était hardie : et il convient de rendre justice à l'Administrateur général de la Comédie-Française qui, dès la première heure, donna à ses artistes toutes les autorisations désirables, et comprit qu'il y avait, dans ces spectacles de faubourgs, une forme pratique du théâtre populaire rêvé depuis de si longues années. Voici en quels termes M. Gustave Larroumet rend compte de la représentation d'*Andromaque*, donnée à Ba-Ta-Clan, le 22 octobre 1902 (feuilleton du *Temps* du 27 octobre).

« Je suis, écrivait Gustave Larroumet, dans l'admiration, à tous les sens du mot, de l'immense effet que la pièce a produit. Le premier coup d'œil sur la salle a dû éveiller, dans la mémoire de Mounet-Sully, le souvenir d'Orange et de son théâtre antique. Nous n'étions plus, comme à Montparnasse ou aux Bouffes-du-Nord, dans une salle de dimensions restreintes, mais dans un immense vaisseau. Deux mille cinq cents à trois mille spectateurs se pressaient à l'orchestre, s'étageaient dans les galeries, se tassaient dans les promenoirs aussi serrés que sardines en tonneaux. Non seulement, il n'y avait pas une place vide, mais les moindres coins étaient encombrés de sièges supplémentaires. Quant au public, il était tout peuple, tout petit peuple, ou peu s'en faut ; le bourgeois n'y figurait qu'en infime minorité... L'épreuve tentée à Ba-Ta-Clan a été d'une évidence radieuse. *Andromaque* a excité un enthousiasme inouï.

» Il y a là quelque chose de très considérable, et la portée de cette épreuve va beaucoup plus loin que le but immédiatement visé. Il ne s'agit plus seulement d'une soirée fructueuse pour une œuvre de bienfaisance. Il est démontré, il est acquis que les œuvres les plus hautes sont à la portée du peuple et que le peuple ne demande qu'à s'y intéresser passionnément. Il a prouvé qu'il était capable de prendre sa part, sa large part dans ce patrimoine dramatique, où notre génie national a mis le meilleur de lui-même et dont, jusqu'à présent, il était privé, lui, peuple, je dirai presque frustré, puisque nous sommes une démocratie. Voilà, si l'on veut, la véritable formule du théâtre populaire : le grand répertoire allant chercher le peuple chez lui. La société riche irait le voir rue Richelieu, comme par le passé, mais, de temps en temps, le plus souvent possible, il irait, lui, dans les faubourgs, se mettre en contact avec l'âme du peuple.

» Et non seulement cela ne coûterait pas, mais cela rapporterait. Et non seulement cela ne surchargerait pas les théâtres nationaux, mais cela permettrait de faire travailler une part de leurs troupes qui reste oisive. Ah ! si un député convaincu et un ministre pratique voulaient bien prendre la cause en main et la faire aboutir ! Le Commissaire du Gouvernement près les théâtres nationaux est homme à mener de front deux besognes, avec la même activité et le même succès.

» En attendant que M. Adrien Bernheim poursuive son œuvre doublement bienfaisante, qu'il trouve, dans les théâtres nationaux, les moyens de l'établir définitivement en la rendant périodique et régulière, il mérite que la bonne volonté et l'obligeance des directeurs lui soient argement continués. »

III

M. Adrien Bernheim venait de réunir quelques-uns de ses amis pour leur exposer son projet de caisse de secours directs et immédiats, lorsque M. Emmanuel Arène, avec un empressement auquel le Comité des Trente Ans de Théâtre est heureux de rendre hommage, expliqua bien vite aux lecteurs du *Figaro*, l'idée qui présidait à l'éclosion de l'œuvre. Nous nous faisons un plaisir de citer intégralement ce délicieux article de notre confrère; il date du 9 janvier 1902, et le lendemain même de la publication de cet article, reproduit partout, aussi bien dans les journaux de Paris que dans ceux de province, les dons et les souscriptions arrivaient de tous côtés. Les Trente Ans de Théâtre, grâce au brillant critique étaient virtuellement fondés.

L'ARGENT DES CIGALES

« Mon ami Alexandre Hepp vous a dit, hier, un mot de cette question. Mais le sujet qu'il ne pouvait qu'effleurer, en une rapide « Quotidienne », vaut la peine qu'on y revienne et qu'on y insiste. Il s'agit des comédiens, et le public ne se lasse jamais d'entendre parler d'eux. Il s'intéresse à leurs faits et gestes, lit avidement tout ce qui se dit sur eux, et surtout ce qu'ils en disent eux-mêmes. Il n'aime rien tant que de

Instantané du *Journal*. — Phot. P. Duchenne. Décor de M. Amable.



Répétition de la représentation donnée au Théâtre de la Gaité, le 1er décembre 1904, pour la fondation d'un lit à la Maison des Comédiens.

Instantané du *Journal*. — Phot. P. Ducherine

Décor de M. Amable.



Répétition de la représentation donnée au Théâtre de la Gaîté, le 1er décembre 1904, pour la fondation d'un lit à la Maison des Comédiens.

savoir ce qu'ils pensent, ce qu'ils font, comment ils vivent. Ils ne se font pas prier d'ordinaire, pour le dire, mais alors, on leur reproche d'être encombrants. Ce n'est peut-être pas logique, mais le public qui tient les comédiens pour de grands enfants, l'est tout autant, sinon plus qu'eux,

» Il les critique, mais il les admire. Il les raille, mais il leur court après. En somme, il les adore, et voici précisément l'occasion de le leur montrer. De temps en temps, vous lisez, dans les journaux, l'annonce d'une représentation au bénéfice « d'un artiste ». On donne tous les détails sur la détresse du bénéficiaire ; on publie le programme de la représentation qui est très complet. Il n'y a qu'une chose qu'on ne dit pas, c'est le nom de l'artiste, le nom du comédien ou de la comédienne pour qui l'on sollicite ainsi la charité publique. On garde, à ce sujet, une prudente discrétion. On laisse à cette bonne œuvre un caractère impersonnel, anonyme, qui en diminue forcément l'intérêt, mais qui est néanmoins indispensable, si l'on veut atteindre un résultat pratique.

» Pourquoi cela ? quel est donc ce mystère ? comme on dit tout justement sur les planches. Et que signifie cette discrétion dans un milieu où, d'ordinaire, on n'a pas peur du bruit, ni même d'un peu de réclame ? C'est que le pauvre artiste, ainsi tombé dans la misère, a naturellement des créanciers. Les huissiers sont à ses trousses et, dès qu'ils soupçonnent qu'il peut avoir un peu d'argent, ils fondent sur lui. Vous voyez alors ce qui arriverait s'ils étaient avertis de la représentation à bénéfice. On a vu, dans cet ordre d'idée, des exemples navrants, la recette saisie entre les mains de la buraliste et tout le produit de la représentation passant sous le nez, devant la bouche affamée du malheureux bénéficiaire.

Il paraît que c'est la loi. Il y a vraiment des lois qui sont joliment faites.

» Ce qui est, en tous cas, certain, c'est que les artistes qui donnent leur concours à leur camarade, qui lui apportent leur argent n'ont en vue que son intérêt propre. On apprend un beau soir, dans les coulisses d'un théâtre, que ce pauvre un tel, dont on n'entend plus parler depuis si longtemps, est à la dernière extrémité. Non pas en danger de mort, ce qui serait une solution, mais réduit à la mendicité, ce qui est pire. Le pauvre homme est à l'hôpital, ou bien à la charge de ses voisins qui ne sont pas plus fortunés que lui, mais qui éprouvent là, sans s'en douter, l'attrait irrésistible du théâtre, qui subissent le prestige, terriblement entamé cependant, du vieux comédien perclus et misérable, mais qu'ils revoient toujours tel qu'il l'ont connu jadis sur la scène, beau, brillant, dans de riches habits de soie et d'or.

» C'est même par ses bons voisins qu'on finit par apprendre la détresse du camarade. Alors, les théâtres s'émeuvent. On organise la représentation. Chacun apporte son concours. Je ne dis pas que ce soit par solidarité pure, et qu'il n'y ait pas là un peu d'ostentation et, même s'il faut lâcher le mot, un peu de cabotinage. Mais le fond, ici, fait passer sur la forme, et il serait à souhaiter que ce cabotinage-là devint contagieux et que, dans d'autres professions, on sût se prêter, quand il le faut, la même assistance que les artistes, du petit au grand, ne se marchandent jamais entre eux. Le vieux comédien a donc sa représentation à bénéfice et il fait également salle comble. Ces sortes de programmes sont toujours bien composés, et le Parisien est ravi de voir défiler devant lui, dans une seule matinée, la plupart des artistes qu'il a coutume d'applaudir sur nos principales scènes.

» Et puis, il est toujours plus commode de faire le bien en s'amusant. La vanité s'en mêle aussi chez les spectateurs. Il y a des gens qui, dans la rue, ne donneraient pas deux sous à un pauvre et qui, au théâtre, y vont bravement de leur louis quand c'est une jolie artiste qui fait la quête. Ils seraient évidemment beaucoup moins chauds, s'ils savaient que leur argent va s'enfouir tout à l'heure dans la poche de l'huissier qui attend, en bas, au guichet, ou qui peut-être même est dans la salle, applaudissant de bon cœur les excellents artistes qui travaillent pour lui. Il n'y a pas, en effet, de discrétion qui tienne à Paris. On finit toujours, malgré le mutisme des journaux et des affiches, par connaître le nom du bénéficiaire, et les papiers se mettent alors à tourbillonner comme feuilles d'automne sous le vent.

» Le malheureux artiste en demeure écrasé. Le papier, si léger d'ordinaire, devient très lourd quand il est timbré. La situation est aussi désespérée le lendemain que la veille, et de cette matinée qui devait faire entrer un rayon de soleil dans le logis du pauvre diable, il ne reste

rien qu'une déception nouvelle, la dernière et la plus cruelle de toutes. Ces scènes-là se sont fréquemment produites. Il y a des chances pour qu'elles se reproduisent encore, car la misère ne fait pas souvent relâche. Comment pourrait-on bien les éviter ?

» Des braves gens, des amis du théâtre et des artistes ont cherché, et ils ont trouvé. Ils se sont arrêtés à la solution que vous indiquait Alexandre Hepp et qui consiste à organiser une société permanente qui se substituera purement et simplement aux artistes malheureux, organisant périodiquement des représentations à bénéfice, faisant des collectes, des souscriptions, réunissant, en un mot, l'argent nécessaire pour venir en aide aux comédiens, aux auteurs, aux directeurs et même — eh ! eh ! — aux critiques et aux soiristes qui sur leurs vieux jours, se trouveraient dans la gêne. Ce sera « l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre ». Trente ans ou la vie d'un comédien, presque aussi aléatoire que la vie d'un joueur.

» L'idée est excellente. Elle a été imaginée par M. Adrien Bernheim, l'aimable commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés. Cela prouve que les fonctionnaires peuvent, à l'occasion, être utiles à quelque chose. L'œuvre, à peine à ses débuts, a déjà trouvé de hauts patronages, celui, entre autres, de M. Victorien Sardou qui est déjà une garantie de succès. Des hommes de poids, des conseillers d'Etat ont bien voulu s'occuper de la question de procédure. Ils feront le nécessaire pour que la société nouvelle se tienne sur ses pieds, pour que la construction soit solide et que les huissiers ne trouvent pas encore moyen de faire passer leur papier bleu sous la porte.

» Et les pauvres gens de théâtre, rois si vite déchus, pourront voir venir sans trop de crainte l'heure inévitable de l'abdication. Ils affronteront avec moins de terreur la vieillesse qui, pour beaucoup d'entre eux, était comme un arrêt de mort. Il auront tous une sorte de petite retraite et ils pourront, avec un peu d'imagination, se figurer que le rêve de leur existence a été réalisé, et qu'ils ont fait partie du Théâtre-Français. Ils auront vu, de toute façon, se réaliser un bien autre miracle : l'idée de prévoyance pénétrant enfin dans le monde des théâtres, et le souci de l'avenir venant à l'esprit toujours un peu bohême des artistes. Il aura fallu, pour cela, le concours de gens très graves, de hauts fonctionnaires, d'hommes de loi, d'administrateurs habitués de longue date à l'ordre et à la régularité. C'étaient les vertus essentielles qui manquaient aux comédiens, les seuls rôles qu'ils n'eussent jamais répétés. Il leur était réservé de les apprendre presque malgré eux, et de nous donner, sur le tard, le spectacle charmant, mais inattendu, de l'alliance des Cigales et des Fourmis... » *Le Passant.* »

L'interviewer du *Gaulois* devait forcément demander à M. Adrien Bernheim comment il entendait les Trente Ans de Théâtre. Il était, en effet, intéressant de connaître l'avis de l'homme qui se trouve être à la fois commissaire du Gouvernement près les théâtres subventionnés et président des Trente Ans de Théâtre, et qui, par ses doubles fonctions, se trouve avoir indiqué la vraie route du théâtre populaire.

« Le ministre me déléguait souvent aux commissions chargées d'organiser les représentations de retraite des artistes... C'est là que j'eus l'idée des Trente Ans de Théâtre... Dans mon esprit ce devait être une Société de bienfaisance destinée à accorder des secours immédiats aux malchanceux du théâtre, artistes, machinistes, décorateurs, à tous ceux qui pouvaient y toucher de près ou de loin. J'avais été frappé par la stérilité de ces représentations dont les recettes étaient souvent absorbées par les huissiers, les hommes d'affaires, sans qu'il en parvînt quelque chose aux bénéficiaires... D'autre part, on se montrait très sévère, presque dur pour les irréguliers, et je crois que l'on doit aider tous les malheureux.

» Il s'agissait de créer une Société de bienfaisance et de remplir sa caisse de secours directs et immédiats... Comment ?... C'était le difficile problème à résoudre... Je parlai de mon idée au président de la Société des auteurs dramatiques, au directeur des Beaux-Arts, à M. Dislère, président de section au Conseil d'Etat, au président de l'Association des artistes. Tous l'accueillirent admirablement, et nous nous réunîmes une première fois, le 30 décembre 1901.

» Nous avions fondé notre Société et nous avions trouvé son titre : « Œuvre française des Trente Ans de Théâtre » ; il ne nous manquait

Cl. Walter Gillet.



Inauguration de la Maison des Comédiens.

Le Bureau des « Trente Ans de Théâtre » au restaurant de l' « Esturgeon », à Poissy.



M. Polin. M. Lucien Fugère. M. Victorien Sardou. M. Prudhon. M. Edmond Stoullig.
M. Antoine Banès. M. Georges Mitchell. M. Adrien Bernheim. M. Charles Akar. M. Gabriel Pierné.

plus que de l'argent. De quelle manière nous en procurer ? Il fut d'abord décidé que nous donnerions, dans une même journée, qui s'appellerait « la journée des Trente Ans de Théâtre », une série de représentations sensationnelles. C'était, à onze heures du matin, un concert Chevillard au Nouveau-Théâtre ; à deux heures de l'après-midi, une matinée au Vaudeville ; à neuf heures du soir, un gala à l'Opéra ; à minuit un bal aux Variétés ! Journée bien remplie, si bien remplie que nous nous apercûmes bientôt qu'il était impossible de l'exécuter.

» C'est alors que nous commençâmes nos tournées dans les faubourgs. Et avec quel succès !... Le peuple accourait en foule à nos spectacles, et c'était le public le plus frémissant, le plus attentif qu'il fût possible de trouver. Pour ces débuts, nous n'avions pas encore des tragédies complètes, mais des programmes variés où l'on mêlait la poésie lyrique et dramatique, la danse et la chanson. Nos Trente Ans de Théâtre n'étaient pas seulement une Société de bienfaisance, mais ils réalisaient une forme de théâtre populaire depuis si longtemps réclamée et toujours attendue... Ils allaient chercher le peuple dans ses faubourgs et ils lui offraient de la beauté. Nous répondions à un véritable besoin, car notre œuvre se développa avec une rapidité inouïe.

» Gustave Larroumet qui, l'un des premiers, soutint notre tentative avec une ardeur non pareille, m'avait dit :

» — Tâchez donc d'amener un jour la Comédie-Française.

» Je suivis son conseil et je trouvais auprès de M. Jules Claretie l'aide le plus efficace. Il avait compris qu'il y avait dans nos tournées une forme intéressante de théâtre populaire, et comme Administrateur général de la Comédie-Française, il avait mis sa troupe à notre disposition avec le plus cordial empressement, tandis qu'il ne cessait de nous encourager comme écrivain. Je lui dois des remerciements tout particuliers, car il faut le dire, et le dire souvent, c'est à la Comédie-Française que les Trente Ans de Théâtre doivent leur rapide fortune.

» D'intermittente, notre action devenait régulière. Après les spectacles coupés nous donnions au peuple les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique. Et l'expérience était victorieuse, le peuple les comprenait, les applaudissait, les admirait.

» Nous avons adjoint à nos représentations ordinaires de grands galas donnés au Trocadéro... Vous comprenez que nos spectacles des faubourgs couvrent seulement les frais, car nous indemnisons maintenant les artistes, et nous accordons au petit personnel des cachets supérieurs à ceux qu'ils touchent ailleurs... Or, bien qu'on nous ait reproché quelque part d'avoir des prix de places trop élevés, ces prix sont les mêmes que ceux des théâtres sur la scène desquels nous jouons, et parfois au-dessous.

» Dans ces conditions, pour alimenter notre caisse de secours, il nous fallait une vaste salle qui nous permît une forte recette... Celle du Trocadéro, qu'on utilise très peu, est supportable malgré ses défauts... C'est là que nous avons donné une belle représentation de *Samson et Dalila*, grâce à M. Gailhard, et *Œdipe Roi* avec Mounet-Sully.

» On vient nous dire que nous n'offrons pas assez de spectacles dans chaque faubourg... L'expérience nous a appris que pour être suivis, les spectacles doivent être assez espacés... Et c'est un de nos arguments contre le théâtre fixe jouant toute la semaine ou même trois fois par semaine... Le public s'en fatiguerait.

» En outre, le théâtre populaire doit être dans tous les quartiers, on ne peut pas avantager l'un au détriment d'un autre, et il n'y a que notre système de théâtre ceinture pour donner satisfaction à toute la population parisienne. Le conseil municipal l'a si bien compris que sur le rapport de M. A. Deville, il nous votait, en 1903, une indemnité pour chaque spectacle. Notre formule de théâtre populaire se recommandait d'elle-même par ses résultats. Nous avons fait nos preuves.

» Il ne s'ensuit pas que nous soyons adversaires de toute autre formule de théâtre populaire. Non... non... loin de là... Mais l'expérience a consacré la nôtre, tandis que toutes les tentatives de théâtre fixe ont échoué. Une nouvelle réussirait-elle mieux ? C'est tout le problème. Du reste, je n'ai point à le discuter, car je ne suis pas directeur de théâtre, et je n'ai aucune envie de le devenir. Je me sers de ce que m'offrent les directeurs des théâtres, et je ne veux rien de plus,

» Nous différons également sur le répertoire... Je crois qu'il faut se borner à interpréter les grands classiques, car si tant est que le théâtre soit éducateur et moralisateur, je considère que l'on ne peut pas avoir de meilleures œuvres que celles de Racine, de Molière, de Beaumarchais. Elles sont préférables aux œuvres nouvelles, qui nécessairement tiennent trop à l'actualité, aux passions du moment.

» Vous le voyez, j'ai une conception bien particulière du théâtre populaire et je l'ai défendue en la mettant en pratique, ce qui est la meilleure méthode d'argumentation. Je ne l'oppose à aucune autre, mais je consacrerai mon temps, mon énergie, à l'améliorer, à la perfectionner, dans ses moyens, à poursuivre l'apostolat que nous avons assumé sans défaillance.

Louis DEROUET.



Dessin de de Losques.

M. Adrien Bernheim — M. Antoine Banès. — M. Edmond Stoullig. — M. Dupré. — M. Charles Akar. — M. Fernand Bourgeat. — M. Georges Mitchell. — M. Gabriel Pierné. — M. Auguste Germain. — M. Lucien Fugère. — M. Prudhon.

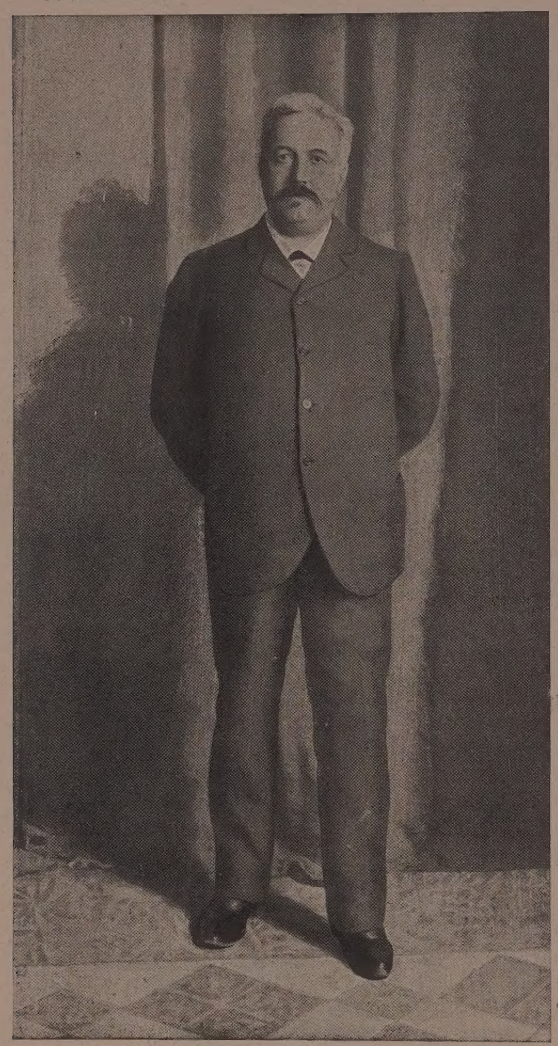
Une séance du Comité du Bureau des « Trente Ans de Théâtre ».



Les Trente Ans de Théâtre et la Ville de Paris

Lorsqu'au mois d'avril 1903, le Conseil municipal de Paris apprit la fondation de l'*Œuvre des Trente Ans de Théâtre*, il fut de suite frappé de son double caractère : groupement de solidarité professionnelle et œuvre populaire d'éducation artistique. Il était impossible que l'assemblée qui, en quelques années, a triplé le budget de l'Assistance publique et quintuplé celui de l'Enseignement, ne s'intéressât pas à la nouvelle venue. Son père, Adrien Bernheim, la lui présenta avec modestie, mais avec confiance, lui demandant d'être son parrain et, malgré son jeune âge, de la doter. Le parrainage fut accepté de grand cœur et, sur la proposition de M. Deville, la dot accordée, sous forme d'une subvention annuelle de dix mille francs. C'était presque la vie matérielle assurée et la jeune œuvre pouvait songer à faire figure dans le monde.

Cl. Studia-Lux.



M. Léon Martin.

La seule condition mise à cette libéralité fut que le nombre des représentations populaires, dans les faubourgs, ne serait pas inférieur à vingt et, qu'à chacune de ces représentations, un certain nombre de bonnes places seraient mises à la disposition des enfants des écoles. L'assemblée communale complétait ainsi le caractère éducatif des *Trente Ans de Théâtre*, en faisant assister les petits Parisiens du monde ouvrier à la représentation des chefs-d'œuvre du répertoire, interprétés par les maîtres de la scène et en commençant leur initiation artistique à l'âge où le goût se forme et où les impressions sont durables parce qu'elles sont vivement ressenties.

Les *Trente Ans de Théâtre* ont fidèlement tenu leur promesse ; le chiffre de vingt représentations populaires a, tous les ans, été dépassé et, à toutes ces soirées, les enfants du Faubourg, à l'intelligence si compréhensive et si précoce, sont venus prendre une grande leçon d'art, dont aucun de ceux qui les ont vu écouter avidement et applaudir avec frénésie ne songera à contester l'utilité pour l'orientation de leur jeune cerveau.

Les représentations sont, on le sait, précédées d'une causerie faite par un homme de lettres ou par un artiste ; le recueil de ces petites conférences forme chaque année une forte brochure qui, distribuée dans les écoles, complète l'enseignement verbal et permet aux enfants ayant assisté à une soirée de participer partiellement à toutes les autres. En 1904, le Conseil municipal, séduit par ce mode de vulgarisation littéraire, a augmenté de deux mille francs la subvention accordée aux *Trente Ans de Théâtre*, afin de permettre à l'Œuvre de continuer la publication de ses causeries.

En sorte que c'est à la collaboration de l'Etat et de la Ville de Paris que l'institution, fondée par Adrien Bernheim, doit son existence et sa prospérité ; l'Etat lui assurant le concours des artistes de ses théâtres subventionnés et en particulier de la Comédie-Française, la Ville fournissant une partie de son budget.

Sans doute, le produit des représentations populaires, même augmenté de la subvention municipale, ne suffit pas à alimenter la caisse, les frais assez considérables de ces soirées et le bas prix des places ne laissant qu'un maigre bénéfice. Aussi a-t-il fallu organiser des représentations hors série données soit au Trocadéro, soit à la Gaîté et au Châtelet, pour assurer le service des secours, ou plutôt des « allocations et indemnités », suivant l'expression employée. Mais ce sont les « galas populaires » dans les salles de faubourgs qui restent le fond de l'Œuvre et qui lui donnent sa physionomie propre.

C'est par là qu'elle a réalisé le Théâtre populaire ambulant, allant porter dans les milieux ouvriers les grandes œuvres du répertoire, sans occasionner au travailleur de l'atelier ou de l'usine les pertes de temps et les frais de déplacement, devant lesquels il est si souvent obligé de reculer.

Tous ceux qui vivent de la dure vie du peuple, tous ceux qui, en contact journalier avec lui, ont pu recueillir ses confidences, savent avec quelle joie est accueillie l'annonce d'une représentation à Belleville, à Ménilmontant, à Montrouge et à Grenelle. Jamais une place vide, jamais un moment de lassitude, jamais un départ avant la fin du spectacle. Un seul regret est formulé : Pourquoi n'y a-t-il pas plus souvent de ces soirées ?

Que les sceptiques entreprennent le voyage ! qu'ils suivent les *Trente Ans de Théâtre* dans leurs déplacements ! Nous verrons après s'ils doutent encore que le peuple de Paris, le vrai, celui qui trime du matin jusqu'au soir, a le culte, l'amour, le respect des chefs-d'œuvre !

Léon MARTIN,
Chef du Cabinet du Président du Conseil municipal.

L'Association des Artistes Dramatiques, Le Théâtre Populaire et les Trente Ans de Théâtre



Coquelin Cadet.
d'après un portrait de Friant.

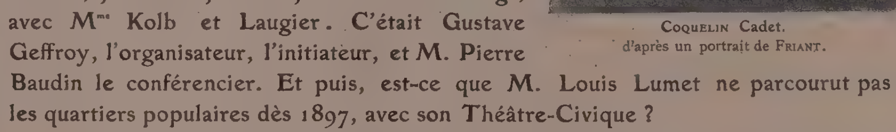
M. Louis Derouet a interviewé, au sujet du Théâtre Populaire, M. Coquelin cadet qui, comme on sait, est un des plus fidèles interprètes du grand répertoire classique dans les faubourgs. Voici l'opinion du vice-doyen de la Comédie-Française :

— Comment... Comment... Le Théâtre Populaire... Mais c'est irrésistible... Connaissez-vous quelque chose de plus attrayant ?... Non... Moi, j'en suis fou... Ah ! quant à édifier un bâtiment... à construire un nouveau théâtre... ça ne me va pas... Et d'abord, où le construire, ce théâtre ?... Quel sera le quartier privilégié qui en verra le fronton accueillant?... Si on le place dans un faubourg... tous les autres faubourgs crieront... Si on le place au centre de Paris... personne n'y viendra... Ah ! le théâtre populaire, c'est merveilleux !...

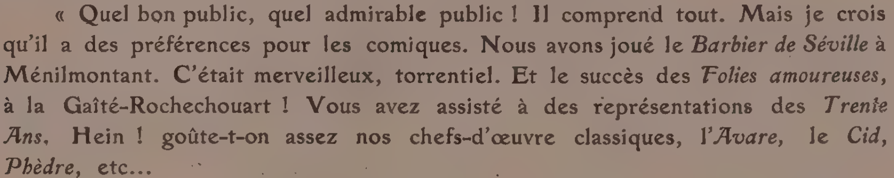
« Moi, je suis pour les Trente Ans de Théâtre... Heu ! heu !... je ne les ai pas vus tout de suite d'un très bon œil... Entre nous, je craignais qu'ils fissent du tort à l'Association des Artistes Dramatiques... Un vieux comédien qui se dit : « Voilà « une institution qui me versera un secours immédiat quand je serai dans le besoin », peut hésiter à payer une cotisation... même modique... Eh bien, non, les Trente Ans de Théâtre n'ont pas gêné l'Association... au contraire... J'en suis devenu un fervent, un enthousiaste...



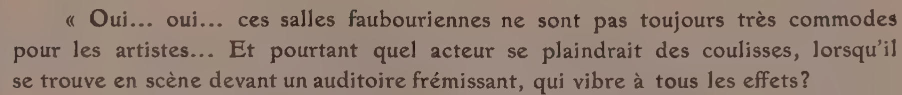
Coquelin Cadet, dans les *Plaideurs*,
d'après une caricature de Cappiello.



« Du reste, avant la tentative de Bernheim, je devais jouer déjà dans les faubourgs, avec Mme Kolb et Laugier. C'était Gustave Geffroy, l'organisateur, l'initiateur, et M. Pierre Baudin le conférencier. Et puis, est-ce que M. Louis Lumet ne parcourut pas les quartiers populaires dès 1897, avec son Théâtre-Civique ?



« Quel bon public, quel admirable public ! Il comprend tout. Mais je crois qu'il a des préférences pour les comiques. Nous avons joué le *Barbier de Séville* à Ménilmontant. C'était merveilleux, torrentiel. Et le succès des *Folies amoureuses*, à la Gaîté-Rochechouart ! Vous avez assisté à des représentations des *Trente Ans*. Hein ! goûte-t-on assez nos chefs-d'œuvre classiques, l'*Avare*, le *Cid*, *Phèdre*, etc...



« Oui... oui... ces salles faubouriennes ne sont pas toujours très commodes pour les artistes... Et pourtant quel acteur se plaindrait des coulisses, lorsqu'il se trouve en scène devant un auditoire frémissant, qui vibre à tous les effets?

« Le public est très bien préparé... Les spectateurs viennent là — en voisins. Et c'est pourquoi j'estime qu'il faut aller les chercher chez eux, plutôt que d'essayer de les faire venir dans un théâtre central.

« A mon avis, le Théâtre Populaire doit être mobile, circulant... Et n'est-ce pas le caractère des Trente Ans de Théâtre. Je n'insiste pas sur le côté philanthropique de l'œuvre de Bernheim, bien qu'il ne soit pas négligeable... Tirer de la misère de vieux artistes qui n'ont pas réussi... C'est très bien... Mais passons... Les *Trente Ans* ont rendu d'autres services à l'assainissement moral de la populatisn parisienne, à l'art dramatique et aux acteurs. Ils ont lutté contre le courant qui entraîne de braves gens vers les inepties grossières des cafés-concerts, et ils leur ont appris à connaître les chefs-d'œuvre de notre littérature.

« Quant aux comédiens, ils leur ont donné l'heureuse occasion de jouer...

« Et c'est ainsi que sur soixante artistes de la Comédie-Française, les trois quarts restent dans l'immobilisation... Vous pensez s'ils ont accueilli avec joie les *Trente Ans*, qui leur ont permis de se produire plus souvent devant le public... Il n'y a rien de plus démoralisant pour un artiste que de ne pas exercer son art.

« Ces représentations, en outre, sont excellentes pour leur perfectionnement, car ils en reviennent très entraînés, et bons dans les faubourgs, à Grenelle ou au Gymnase Huygens, ils sont meilleurs au Théâtre-Français. Je n'incrimine point le mouvement dramatique actuel, qui a acquis une grande place sur la scène, mais puisque les classiques forment la base de l'enseignement au Conservatoire, il faudrait pourtant en jouer le plus souvent possible.

« Oui, le fonctionnement des Trente Ans de Théâtre demanderait à être modifié, perfectionné... On ne juge bien d'un instrument qu'à l'usage. Mais je vois dans cette tentative, qui a si bien réussi, l'embryon du futur Théâtre Populaire. »

COQUELIN Cadet.



Masque de Coquelin Cadet.
par Ibels.

Cl. Cautin et Berger.



M. Silvain

A propos des Trente Ans de Théâtre

Tout change et la Comédie-Française suit la loi commune : elle est maintenant un Vaudeville un peu solennel, à cause de l'ampleur de son cadre ; un Théâtre-Antoine un peu retardataire, puisqu'aussi bien ses traditions la gênent encore et l'empêchent de devenir franchement et uniquement une scène d'avant-garde. Elle demeure, selon le mot d'un académicien très au courant du mouvement dramatique, un carosse royal en temps d'automobile. La nécessité de boucler un budget qui grossit de jour en jour l'oblige à suivre la mode et la condamne au succès d'argent à perpétuité. La subvention insuffisante qu'elle touche de l'État ne lui permet pas de rester ce qu'elle devrait être : un musée dramatique. La Maison de Molière, en moins de soixante ans, s'est complètement transformée en maison de Nouveautés.

Je ne médis point de ces nouveautés et on saura, dans deux ou trois siècles, si quelques-unes d'entre elles sont décidément des chefs-d'œuvre ; je constate, pour l'instant, qu'après avoir pris un pied chez Molière, elles ont fini par en prendre quatre.

Un acteur de la Comédie-Française, un acteur très connu, « blaguait » dernièrement le vieux Corneille et, moins clément que l'empereur Auguste, il ne pardonnait point à *Cinna*, qu'il déclarait tout net ennuyeux, périmé et bon à reléguer aux archives.

Le fait est que *Cinna* ne voit plus guère les feux de la rampe. Il les reverra, au mois de juin prochain, à l'occasion du troisième centenaire de Pierre Corneille, lorsque Paris rétablira, ne fût-ce qu'une semaine, le dieu dans son temple.

Cette éclipse de nos chefs-d'œuvre classiques ne date pas d'hier. M. Émile Perrin, pour l'empêcher de devenir totale, rêvait déjà d'adjoindre au Théâtre-Français le Théâtre-Italien (annexe de la Banque de France aujourd'hui). La troupe dédoublée eût joué chaque soir dans chaque salle : ici, les classiques ; là, les modernes, et la balance se serait maintenue à peu près égale entre les deux répertoires. La Société des Auteurs n'aurait pu prendre ombrage de ce dédoublement ; l'une des deux salles aurait servi aux pièces nouvelles, qui produisent des droits ; l'autre, aux pièces anciennes, qui sont tombées dans le domaine public et font partie du patrimoine national.

Cl. Studia-Lux.



Mme Claretie. M. Jules Claretie.
Entr'acte d'une séance à la Salle des Agriculteurs.

Cl. Studia-Lux.



M. Claretie. Mlle Madeleine Roch. Mme Segond-Weber.
Entr'acte d'une séance à la Salle des Agriculteurs.

Cette idée de M. Emile Perrin préoccupe également son successeur, dont la prévoyance administrative, toujours en éveil, s'inquiète de l'avenir. C'est pour la réaliser de son mieux que M. Jules Claretie autorise les artistes de la Comédie-Française à offrir leur concours officiel aux Trente Ans de Théâtre, qui ne sont pas seulement une société de secours, mais encore un refuge pour nos grands classiques et la réalisation, par surcroît, du Théâtre Populaire.

Car, enfin, le sein des commissions et des sous-commissions a beau s'enfler et se travailler pour le mettre au jour, voilà plus de quatre ans qu'il est né ce Théâtre Populaire ! C'était un enfant parfaitement viable, qui vit, qui pousse à vue d'œil, et qui doit donner, j'imagine, beaucoup de satisfaction et de fierté à son père, M. Adrien Bernheim, et à son illustre et tout-puissant parrain, M. Jules Claretie. Pareils à ce philosophe grec

qui prouvait le mouvement en marchant, MM. Jules Claretie et Adrien Bernheim ont marché et leur œuvre avec eux. Ils ont compris que le peuple des faubourgs n'avait ni le temps, ni les moyens d'aller au répertoire et, grâce à leur initiative, le répertoire est allé au peuple des faubourgs.

J'aimerais seulement que ce répertoire fût plus nombreux et plus varié. Ainsi, à propos de *Cinna*, j'aimerais que cette belle tragédie fût représentée dans les théâtres de quartier. M. l'Administrateur y acquiescerait sans doute avec plaisir ; le public ne serait certainement pas du même avis que notre spirituel camarade, et les Trente Ans de Théâtre démontreraient, une fois de plus, de façon éclatante, leur utilité artistique.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il reste à faire, il faut remercier hautement M. Adrien Bernheim de ce qu'il a fait. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, nous autres, prêtres inutilisés d'un culte aboli, nous autres, à qui il procure de temps en temps la joie de remplir notre sacerdoce, en interprétant Corneille, Racine, Molière, bannis de leurs autels, devant ce peuple neuf, empressé, vibrant à toutes leurs beautés ! Dans sa hâte fiévreuse de savourer le festin d'art qu'on lui sert chez lui, il vibre même parfois au point de supporter avec peine la conférence habituelle — si nécessaire pourtant — et de l'écarter, comme un hors-d'œuvre inutile. Témoin la mésaventure advenue à un des maîtres du genre, au cher et regretté Gustave Larroumet, lorsque, le soir de la représentation du *Misanthrope*, à La Villette, il dut interrompre sa causerie devant l'impatience trop vivement manifestée par les admirateurs de Molière.

Et je suis d'avance bien tranquille : ce public populaire, si prompt à acclamer le chef-d'œuvre de notre grand comique, ne le serait pas moins à acclamer le chef-d'œuvre de notre grand tragique. Souhaitons, cependant, à la conférence de *Cinna* d'être plus docilement écoutée que celle du *Misanthrope*.

Une chose que j'ai constatée de mes yeux, et que je veux noter, en terminant, c'est que cette foule, passionnée de poésie, n'hésite jamais, dans son éclectisme sûr et délicat, à faire aux œuvres et à leurs interprètes la part qui leur est due; elle applaudit, comme il convient, une tirade de Mounet-Sully ou un couplet de Polin, notre *pioupiou* national, et elle ne manque pas de saisir, par exemple, la nuance qui sépare les versiculets éphémères chantés par Mme Paulette Darty, et les vers immortels du *Cid* ou d'*Horace* — voire de *Cinna*.

SILVAIN.



Cl. Studia-Lux.



M. Laugier.
Rôle de Bartholo dans le *Barbier de Séville*, 98e gala, au Théâtre-Trianon.

Cl. Studia-Lux.



M. Jules Truffier.
de Figaro, dans le *Barbier de Séville*, représenté au 98e gala, Théâtre-Trianon.



Cl. Studia-Lux.



Mlle Géniat — Mme Kolb. — M. Coquelin cadet.
Entr'acte d'une représentation à la Renaissance-Music-Hall. Un groupe du *malade imaginaire*.

Cl. Studia-Lux.

Mlle Piérat.
Représentation à la Salle des Agriculteurs.



La Musique aux Trente Ans de Théâtre



M. Fernand Bourgeat.

Dans la double mission de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre — mission de solidarité entre artistes et mission de propagande des chefs-d'œuvre dans le public populaire — la musique tient une place aussi considérable que la littérature.

Quand notre cher et éminent président-fondateur, Adrien Bernheim, nous a, pour la première fois, réunis pour jeter les bases de cette Institution, appelée à une si brillante et si originale destinée, il a été tout de suite convenu que les secours seraient distribués non pas seulement aux artistes dramatiques et aux employés de théâtres, mais aussi aux artistes musiciens, aux exécutants faisant partie des orchestres à n'importe quel titre : trente ans de concert, et même de café-concert, équivalent au point de vue de l'imprévoyance ou de malchance auxquelles il s'agissait de remédier, à trente ans de théâtre proprement dits.

De même, quand l'Œuvre devint, de par l'ingénieuse et courageuse initiative d'Adrien Bernheim, la forme la plus pratique, la plus active, la plus « vraie » du théâtre populaire, la musique et les musiciens furent immédiatement appelés à apporter leur large contribution aux représentations organisées dans toutes les salles des petits quartiers de Paris. Dans la distribution des joies artistiques que les Trente Ans firent aux « petits Parisiens », l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Concerts Colonne, les Concerts Lamoureux, les plus grands artistes du Chant et de la Danse, tinrent une place presque aussi importante que la Comédie-Française.

Et à côté des chefs-d'œuvre tragiques et comiques de notre Théâtre-Français, on put, aussi bien dans les galas populaires des quartiers excentriques que dans les grandes matinées du Trocadéro offrir au peuple de Paris les chefs-d'œuvre des répertoires les plus variés de nos théâtres lyriques, de nos grands concerts, voire les chansonnettes les plus amusantes des étoiles de nos music-halls les plus « sélects ».



Mme Georgette Leblanc.
Sapho, au Nouveau-Théâtre.

Combien de fois les artistes de l'Opéra n'ont-ils pas chanté l'admirable cinquième acte du *Faust* de Gounod ? Et les fragments de l'*Alceste*, de Gluck, et des actes entiers de la *Traviata*, de Verdi ? Et *Don Juan*, de Mozart, avec son ballet adapté par Berlioz ? Et *Guillaume Tell*, de Rossini ? Et *Samson et Dalila*, l'œuvre maîtresse de Saint-Saëns ? Et l'*Arlésienne*, de Bizet, si magistralement jouée par l'orchestre d'Edouard Colonne ? Et la *Damnation de Faust*, exécutée par l'orchestre de Camille Chevillard ?

Clichés Studio-Lux.

M. Delmas.
Une heure de Mozart, au Nouveau-Théâtre.



M. Dubois. Mme Lafargue. M. Chadeigne, accompagnateur.
Une heure de Mozart, au Nouveau-Théâtre.

Et *Coppélia*? Et les *Huguenots*? Et *Iphigénie*, *Aïda*, la *Favorite*, le *Barbier de Séville*? Y a-t-il jamais eu, y aura-t-il jamais un théâtre yrique possédant un répertoire plus noble, pl us éclectique ?

Quel théâtre populaire pourra jamais confier l'interprétation de telles œuvres à des artistes plus parfaits, plus complets, p lus célèbres que ceux dont la liste tiendrait une page entière de cette revue et dont je ne puis ici citer que quelques-uns :

M. Auguste Affre, Mlle Agussol, Mme Aïno Ackté, Mlle Arald, Mlle Lucy Arbell, M. Bendinelli, Mlle Borgo, Mlle Lucienne Bréval, Mme Rose Caron, Mme Carrère, M. Clément, M. Delmas, M. Delpouget, M. Delvoye, Mlle Demougeot, M. Dereims, Mlle d'Ajac, M. Dubois, M. Feodorow, Mlle Flahaut, M. Fournets, M. Lucien Fugère, Mlle Mary Garden, Mlle Grandjean, Mlle Jeanne Hatto, Mme Héglon, M. Huberdeau, M. Jacquin, Mlle Korsoff, Mme Lafargue, M. Laffitte, Mlle Jeanne Leclerc, Mlle Lekain, Mme Felia Litvinne, Mlle Mastio, M. Victor Maurel, Mlle Mendès, M. Muratore, M. Nivette, M. Noté, M. Nuibo, Mme de Nuovina, M. Jean Périer, M. Poumayrac, Mme Jeanne Raunay, M. Jean de Reszké, M. Riddez, M. Rothier, Mlle Samé, Mme Tarquini d'Or, M. Van Dyck, M. Vieulle, etc., etc. ? J'en passe, et des meilleurs, et pourtant j'ai l'air de transcrire le livre d'or de l'art du Chant à notre époque.

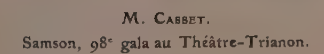
Et quels instrumentistes ?

MM. Diemer, Raoul Pugno, de Launay, Alfred Brun, Henri Mangin, Henri Büsser, Georges Guignache, Piffaretti, Fernand Lemaire, et tant d'autres ?

La danse y fut représentée par Mmes Sandrini, Zambelli, Chasles, les sœurs Mante, etc., etc.

Enfin, et pour terminer de la même façon que la plupart de nos « galas populaires » par le sourire « bon enfant » et la fine gauloiserie de la chanson française, devons-nous oublier l'exquise Mlle Anna Thibaud, l'extraordinaire M. Dranem, l'ironique M. Fragson, le formidable M. Vincent Hyspa et l'incomparable, l'exhilarant, l'unique M. Polin ?

Fernand BOURGEAT.



M. Casset.
Samson, 98e gala au Théâtre-Trianon.





Mlle Courtenay.
Une heure de Mozart, au Nouveau-Théâtre.

Clichés Studia-Lux.



La Presse et les Trente Ans de Théâtre

Si les auteurs, depuis les débutants jusqu'aux plus célèbres, si les artistes, depuis la petite utilité jusqu'à la vedette dont la gloire emplit le monde, si tous ceux qui, dans les emplois divers se rattachant au théâtre, courent la chance de voir leurs noms imprimés, ont, au lendemain d'un insuccès — insuccès venu souvent à la suite de tant d'efforts, de patience et de fatigues, et qui rend plus cruelle encore la critique — si ceux-là ont maudit, et non sans raison, la Presse, il faut reconnaître cependant que cette même presse honnie, vilipendée et décriée, a des qualités supérieures à ses défauts et que, mise à contribution pour la réussite d'une idée noble et généreuse, elle s'emploie avec le plus admirable acharnement et la plus invincible ténacité à faire triompher cette idée.

Voyez, en effet, ce qui se passa pour les Trente Ans de Théâtre : à peine Adrien Bernheim eût-il conçu sa magnifique forme de théâtre populaire que directeurs de journaux, critiques, soiristes, courriéristes, quelles que fussent leurs opinions et leurs tendances, allèrent d'un même élan à lui.

Peut-être ceux qui, selon l'expression argotique des coulisses, ne sont pas du bâtiment, j'entends par là, ceux de mes lecteurs qui ne sont pas obligés de savoir quelles difficultés rencontre, dès le début, toute nouvelle œuvre théâtrale, s'imagineront-ils que, par voie d'affiches ou toutes autres formes de publicité, les Trente Ans de Théâtre eussent pu réussir brillamment. Qu'ils se détrompent : si la presse ne les avait soutenus, les Trente Ans n'eussent jamais pu être fondés ; car, seul, le journal va, se glisse, s'insinue, se faufile partout. Il a l'allure grave du politicien ou le sourire du mondain ; il est très informé (d'ailleurs, tous les journaux, à l'heure actuelle, sont les mieux informés) ; il est illustré ou par la photographie, ou par la caricature. Vérité ici, vérité là, un peu déformée, mais si habile et si gaie, quand un fantaisiste charmant et averti, comme notre ami de Losques s'en mêle... Et le journal d'aller, d'aller..., d'aller toujours... Il court, mesdames, le joli furet !

Et à qui devait revenir l'honneur d'être, en cette occasion, le premier furet, sinon à l'homme d'esprit charmant qui, par la légèreté de sa plume ou de son verbe, nous enchanta toujours? Ce devait être et ce fut Emmanuel Arène. Fébrilement, avec sa verve impétueuse, redressant du geste qui lui est habituel une moustache aux pointes victorieuses, il dit : « Je serai, sinon le parrain de cette œuvre, tout au moins, avec Bernheim et ses amis, celui qui aura servi à tenir le bébé sur les fonts baptismaux et à le lancer à travers le monde. »

Cl. Studia-Lux.



M. Auguste Germain.

Après Bernheim parrain, les Trente Ans de Théâtre avaient une marraine : Emmanuel Arène.

Et ce fut, peu de temps après, Gustave Larroumet qui contribua de toutes ses forces au développement de notre œuvre. Pauvre Larroumet, qui, déjà épuisé, devait s'en aller si vite et qui, en fermant les yeux, pensait peut-être : « Je n'ai pas eu, moi, mes trente ans de théâtre ! »

Mais la vie va, nous emportant dans son cours impétueux, mer lumineuse ou sombre, claire ou sinistre, où nous, gens de théâtre, qui dansons sur les décors comme d'autres dansent sur les flots, voguons au hasard de la tourmente ou de la bonne brise, fidèle et sûre conductrice.

Tandis que Arène et Larroumet s'employaient au succès des Trente Ans, combien d'autres journalistes, non moins célèbres ou plus ignorés, dont je m'en veux de ne pouvoir citer les noms, s'occupaient avec la même ardeur et avec la même activité à la réussite de nos chers Trente Ans.

Ils voulaient bien, comme je l'ai fait moi-même, dans la mesure des forces dont ils disposaient, comprendre que nous concourions tous à un même but : secourir par la chose imprimée, par l'article, par la note que le public lira, les malheureux, les vaincus de la vie de théâtre ou ceux qui, passagèrement désemparés, trouvent, grâce à nous, une aide momentanée qui leur permettra de se remettre en route.

Journalistes, et partant artistes, ils ont saisi immédiatement la noblesse de notre but. Eux qui voient, par métier, derrière des décors brillants, tant de misères sourdes, ils furent touchés par ce qu'il y avait de discret et de délicat dans la manière neuve dont nous entendions faire le bien, c'est-à-dire dans la façon de donner ces secours immédiats qui ne sont ni un prêt, ni le résultat de cotisations longuement accumulées.

Et, à notre appel, tous nos confrères ont, si j'ose dire, marché comme un seul homme.

Ils furent bons, ils furent serviables, ils furent délicieux. Et il est réconfortant de penser qu'à une époque où l'on affirme volontiers que l'Egoïsme est Roi, les journalistes s'unissent toujours pour servir la cause de la Bonté et tendre leurs mains à la Misère.

Ils viennent d'en donner encore un magnifique exemple.

C'est pourquoi, au nom des Trente Ans de Théâtre, je leur adresse ici nos remerciements, aussi sincères que profondément reconnaissants, aussi émus que ravis.

Auguste GERMAIN.

RONDEAU DES 30 ANS DE THÉATRE

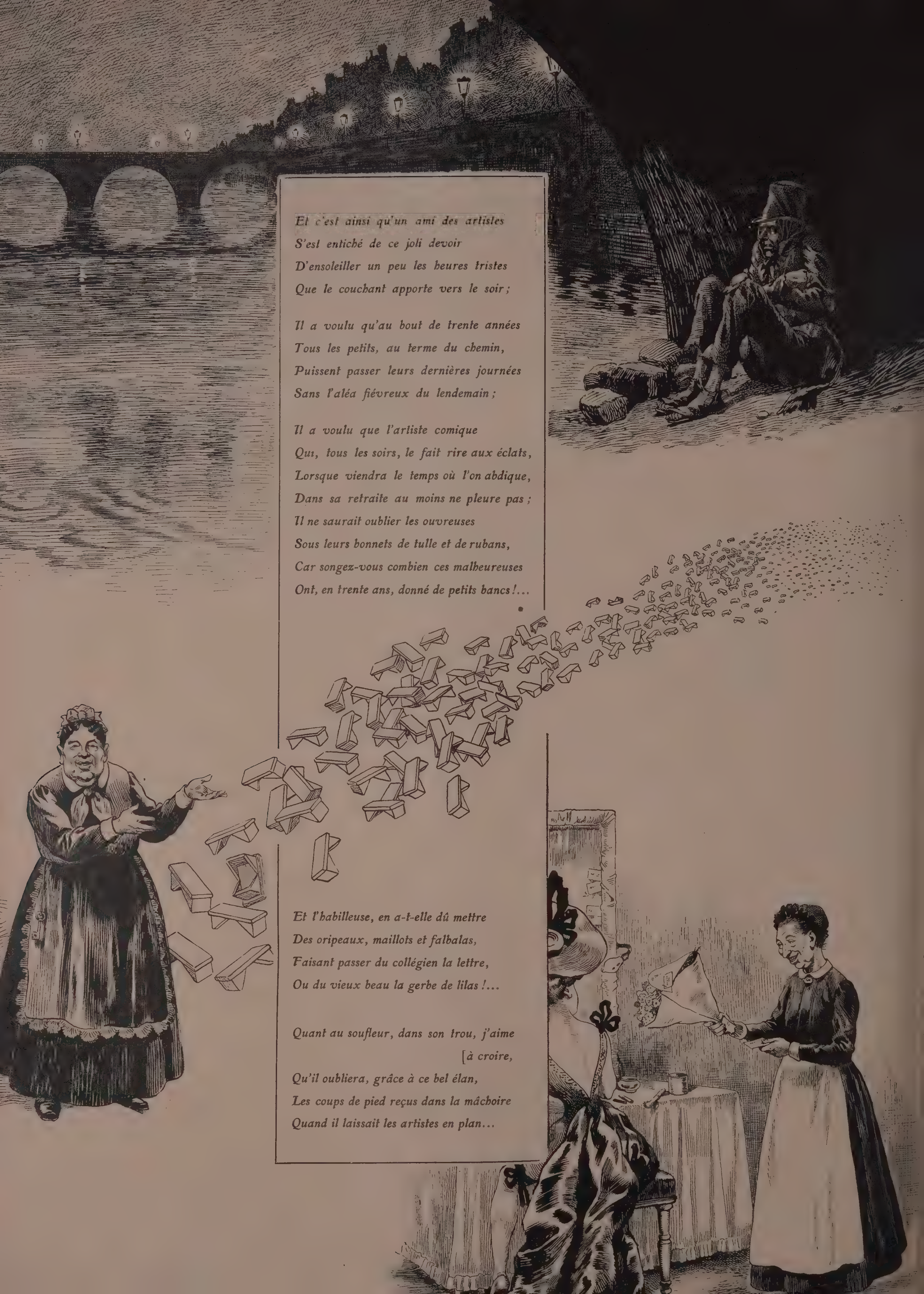
DE
M. JACQUES
REDELSPERGER
DIT AUX
REPRÉSENTATIONS
DES
TRENTE ANS
DE
THÉATRE



Peuple de Paris, réputé
Pour te moquer et pour médire,
Dès qu'on te parle charité
Ta blague se change en sourire;
A ceux qui te tendent les bras,

Aux paupières de pleurs baignées,
A tous les humbles d'ici-bas
Tu jettes l'aumône à poignées...
C'est grâce à ta présence ici
Que le feu brillera dans l'âtre
Et qu'ils vieilliront sans souci
Tous ceux des Trente ans de théâtre.

Ce n'est pas tout, quand une idée est belle,
De la couver avec un soin jaloux,
Il faut donner de l'essor à son aile
Pour qu'elle plane en profitant à tous;



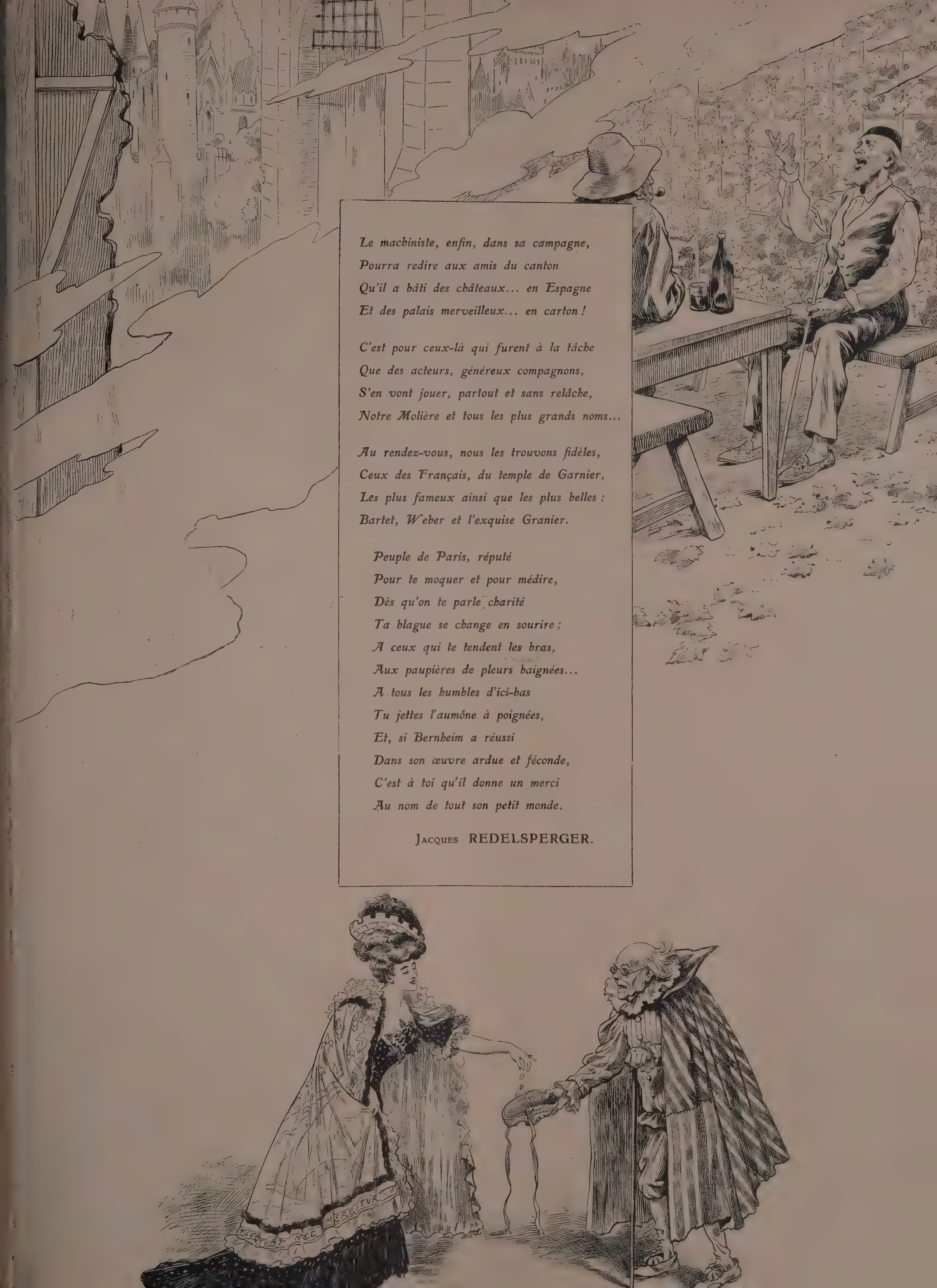
Et c'est ainsi qu'un ami des artistes
S'est entiché de ce joli devoir
D'ensoleiller un peu les heures tristes
Que le couchant apporte vers le soir;

Il a voulu qu'au bout de trente années
Tous les petits, au terme du chemin,
Puissent passer leurs dernières journées
Sans l'aléa fiévreux du lendemain;

Il a voulu que l'artiste comique
Qui, tous les soirs, le fait rire aux éclats,
Lorsque viendra le temps où l'on abdique,
Dans sa retraite au moins ne pleure pas;
Il ne saurait oublier les ouvreuses
Sous leurs bonnets de tulle et de rubans,
Car songez-vous combien ces malheureuses
Ont, en trente ans, donné de petits bancs!...

Et l'habilleuse, en a-t-elle dû mettre
Des oripeaux, maillots et falbalas,
Faisant passer du collégien la lettre,
Ou du vieux beau la gerbe de lilas!...

Quant au soufleur, dans son trou, j'aime
[à croire,
Qu'il oubliera, grâce à ce bel élan,
Les coups de pied reçus dans la mâchoire
Quand il laissait les artistes en plan...



Le machiniste, enfin, dans sa campagne,
Pourra redire aux amis du canton
Qu'il a bâti des châteaux... en Espagne
Et des palais merveilleux... en carton !

C'est pour ceux-là qui furent à la tâche
Que des acteurs, généreux compagnons,
S'en vont jouer, partout et sans relâche,
Notre Molière et tous les plus grands noms...

Au rendez-vous, nous les trouvons fidèles,
Ceux des Français, du temple de Garnier,
Les plus fameux ainsi que les plus belles :
Bartet, Weber et l'exquise Granier.

Peuple de Paris, réputé
Pour te moquer et pour médire,
Dès qu'on te parle charité
Ta blague se change en sourire ;
A ceux qui te tendent les bras,
Aux paupières de pleurs baignées...
A tous les humbles d'ici-bas
Tu jettes l'aumône à poignées,
Et, si Bernheim a réussi
Dans son œuvre ardue et féconde,
C'est à toi qu'il donne un merci
Au nom de tout son petit monde.

Jacques **REDELSPERGER.**



La Conférence aux Trente Ans de Théâtre

Cl. Studia-Lux.



M. Félix Decori.

La Charité n'a pas été la seule marraine bienfaisante qui se soit penchée sur le berceau de l'Œuvre française des Trente Ans de Théâtre, et une haute préoccupation d'art a aussi inspiré les hommes de cœur qui ont fondé cette généreuse et intéressante entreprise.

Cl. Studia-Lux.

M. Louis Barthou

Certes, rien n'était plus séduisant que la pensée d'apporter un réconfort et un secours aux vaincus de la vie théâtrale et nul n'était mieux placé, par sa fonction et son passé, que M. Adrien Bernheim pour connaître toutes les grandeurs et les misères de ces existences si difficiles. Mais une telle idée ainsi formulée n'eût rien offert, en soi, de particulier et d'inédit : elle se fut bornée à doubler l'effort d'autres œuvres plus anciennes, plus puissantes et plus fortement organisées.

Le vrai mérite, la vraie originalité des Trente Ans de Théâtre a consisté à unir l'Art à la Charité et à faire pénétrer au sein des masses, dans un but de pure bienfaisance, les beautés trop ignorées de notre littérature classique, en un mot, à venir en aide aux pauvres gens de théâtre en créant une forme nouvelle de théâtre populaire.

Cl. Studia-Lux.



Mme Jeanne Brémontier.

Mais, pour cela, il était indispensable d'expliquer au public, avant chaque représentation, le but philanthropique de l'Œuvre, de l'initier, en même temps, aux splendeurs des chefs-d'œuvre représentés devant lui, de lui dire, en quelques mots, quel était l'auteur, les caractéristiques de son génie, les ressources de son art, de lui montrer le mécanisme de la pièce, bref, de le mettre à même de goûter avec fruit les beautés du spectacle auquel il allait assister. Telle fut la pensée qui présida à l'institution de la conférence aux Trente Ans de Théâtre.

Au premier abord, rien ne semble plus simple que de faire comprendre à un public populaire, dans une causerie rapide, l'observation profonde de Molière, le charme pénétrant de Racine, la fougue pathétique de Corneille ou la grâce pimpante de Marivaux, mais au fond, rien n'est plus malaisé que d'enchaîner, par la force ou l'adresse de sa parole, l'attention mobile et éparpillée d'une foule bruyante, fièvreuse, venue pour entendre une pièce célèbre, pour applaudir des acteurs fameux, et non pour suivre un cours d'histoire ou une leçon de littérature.

Les orateurs les plus diserts, les plus habitués, ne devaient pas tarder à s'en apercevoir et l'un des premiers, Larroumet, ce conférencier de tant de talent et de tant de savoir, en fit la piquante expérience.

Cl. Gerschel.

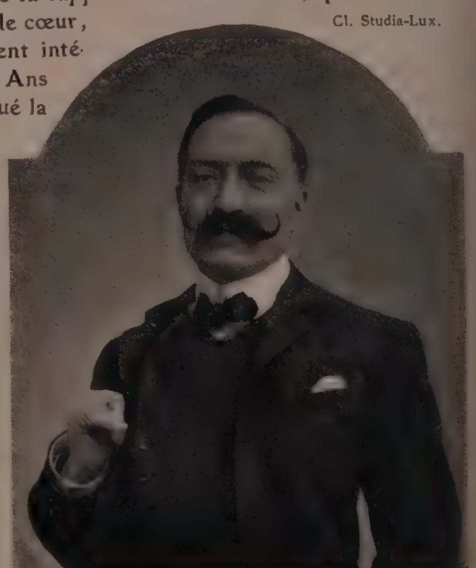


M. L.-L. Klotz, député de la Somme.

Il a raconté lui-même l'anecdote avec tant de bonne grâce et de gaîté dans un feuilleton du *Temps*, qu'il est sans inconvénient pour sa mémoire, de la rappeler ici. Larroumet, qui avait autant de talent que de cœur, s'était, dès le début, vivement intéressé à l'œuvre des Trente Ans de Théâtre : il en avait salué la naissance, loué la féconde initiative, et il avait tenu à honneur d'être l'un des premiers à la présenter au public, non seulement par la plume, mais aussi par la parole.

Certain soir, donc, il conférenciait (c'était, je crois, sur les hauteurs de La Villette), et faisait miroiter

Cl. Studia-Lux.



M. Serge Basset.



Une conférence de M. de Flers.

Dessin de de Losques.

Cl. Studia-Lux.



M. Georges Boyer.

longuement et soigneusement les beautés de son sujet en une de ces leçons fortes et documentées qu'accueillait si bien la clientèle universitaire et lettrée des quartiers odéoniens.

Cl. Studia-Lux.



M. Auguste Dorchain.

Mais, ce jour-là, il déployait en vain les grâces de sa parole. Le public était distrait, inattentif, nerveux, et déjà les pieds commençaient à s'agiter, tandis que les nez et les gorges prodiguaient ces éternuements et ces toux tenaces, avant-coureurs d'orage, si redoutables pour les conférenciers, lorsque tout à coup, des hauteurs du paradis, une voix laissa tomber ces mots :

« Ne te donne donc pas tant de peine pour nous raconter tout çà ; nous allons l'entendre ! »

Larroumet était homme d'esprit et, quoique légèrement décontenancé par cette logique quelque peu brutale, il comprit la leçon, écourta sa conférence, et vanta depuis lors le prix de la brièveté.

Cl. Louvre.

M. Georges Bureau.

Et, cependant, pour un homme habitué à la parole, rien n'est plus tentant que de s'adresser à un de ces publics populaires parisiens si simples, si doucement naïfs, et si fins en même temps, qui lorsqu'on sait les prendre et leur parler un langage familier, se mettent si rapidement à l'unisson, comprennent jusqu'aux moindres intentions du conférencier et soulignent chaque trait de leurs rires et de leurs bravos. Aussi, les hommes des professions les plus dissemblables et des talents les plus divers ont-ils tenu à honneur de prendre la parole à nos représentations populaires sur les sujets les plus variés, et l'ensemble de leurs noms constitue-t-il un livre d'or déjà bien curieux à feuilleter.

On y trouve des littérateurs, des journalistes, des professeurs, des critiques comme Paul Acker, Augé de Lassus, Serge Basset, Henry Bérenger, Jules Bois, Georges Boyer, Henri Chantavoine, Gaston Deschamps, Robert Eude, Léopold Lacour, Maurice Lefevre, Amédée Marandet, Georges Mitchell, Arthur Pougin, Roger-Milès, Achille Ségard, George Vanor, des avocats comme Georges Bureau, des acteurs lettrés comme Coquelin Cadet, Silvain et Truffier, des poètes comme Auguste Dorchain et Louis de Grammont et des femmes de lettres qui savent, comme la charmante Mme Brémontier, séduire le public aussi bien par la finesse de leur parole que par la grâce de leur visage.

Cl. Studia-Lux.

M. Jules Truffier.



Même, et ce furent là des concours précieux qui indiquent bien la valeur sociale des Trente Ans de Théâtre, des hommes politiques éminents, comme MM. L.-L. Klotz, le brillant député de la Somme, et Louis Barthou, l'un des maîtres de la politique contemporaine, ne dédaignèrent-ils pas de prendre la parole au milieu de nous, et les échos de la salle Wagram, habitués à répéter la phraséologie grossière des réunions publiques, durent-ils être bien étonnés de redire la conférence si littéraire et si fine faite sur le *Barbier de Séville* par ce charmant esprit, l'un des ministres les plus délicats de la République... Athénienne.

Cl. Studia-Lux.



M. Camille Le Senne.

Cl. Studia-Lux.



M. Maurice Lefevre.

La réunion de pareils collaborateurs est, pour une institution comme celle des Trente ans de Théâtre, le plus précieux des éloges et la meilleure des garanties d'avenir, en même temps qu'elle est pour M. Adrien Bernheim, son dévoué et zélé fondateur, la plus belle des récompenses.

Elle prouve l'importance et la grandeur sociale d'une œuvre qui unit l'Art à la Charité et qui pourrait prendre cette juste devise : *A la Beauté par la Bonté.*

Félix DECORI.

Cl. Studia-Lux.



M. Jules Bois.
(D'après une eau-forte d'Albert Bernard.)

La Chanson et les Trente Ans de Théâtre

Cl. Studia-Lux.



Fragson, d'après une statuette de Henry Gairaud.

Ce n'est certes pas une des caractéristiques les moins piquantes des représentations, devenues si goûtées et si populaires, des Trente Ans de Théâtre, que d'y voir le café-concert — ce café-concert si décrié par certains — coudoyer les théâtres subventionnés.

Eh ! mon Dieu ! l'occasion serait belle de se livrer à des considérations bien senties. Sur un semblable sujet, sans avoir l'outrecuidance de continuer Diderot et de faire un moderne *Paradoxe sur le comédien*, il y aurait beaucoup à dire.

Mlle Paulette Darty, d'après un portrait de Rixens.

Le point de vue purement sentimental, comme le point de vue philosophique et même social, pourraient fournir matière à des aperçus, à des développements non dépourvus d'intérêt pour toute personne sans parti pris et pratiquant l'éclectisme du sage.

Mais que voilà de bien grands mots dans la bouche d'une diseuse de chansons !

Le public, ce cher public que j'aime et qui m'aime, me pardonnerait-il de le désorienter en me montrant à lui sous des apparences qui ne sont point les miennes !

Dans le cours de ma carrière, j'ai porté, au hasard des rôles que je devais interpréter, des maillots de toutes les couleurs ; s'il en fut même du plus bel azur, du moins cette nuance ne fut jamais emblématique, et je serais désolée que l'on me prit pour un bas-bleu.

Je ne suis, je le répète, rien qu'une chanteuse, une diseuse de couplets, et c'est à ce titre que je trouve tout naturel que la chanson ait eu sa place dans les représentations des Trente Ans de Théâtre.

Nous ne pouvons oublier, au Concert, que la première pensée de M. Adrien Bernheim, lorsqu'il fonda cette Œuvre admirable, fut pour l'une de nos plus illustres camarades, en l'honneur de laquelle nous préparions une représentation.

Ainsi, dès le début, le fondateur de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre en indiquait clairement la véritable orientation et affirmait son intention de ne point enfermer en d'étroites limites son action tutélaire.

Cl. Studia-Lux.



Mme Anna Thibaud et Falconnier, de la Comédie-Française, au foyer du théâtre de Belleville.

Depuis cette époque, les artistes, les auteurs, les directeurs, les régisseurs, les souffleurs, tous ceux du Concert, que le malheur avait frappés, ont toujours trouvé grandes ouvertes les portes de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre, quand ils se sont vus dans la triste nécessité de recourir à cette institution charitable.

C'est donc pour Paulette Darty, pour Polin, pour Fragson et pour moi un simple devoir de reconnaissance que nous remplissons en prêtant notre concours à ces beaux spectacles, aux côtés de nos grands camarades de la Comédie-Française, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Sans chercher ailleurs d'autres motifs tirés de considérations supérieures, voilà, on en conviendra, qui justifie amplement notre collaboration à la bonne œuvre commune.

Et, maintenant, me permettra-t-on de conclure avec un souvenir personnel ? Les nombreuses sympathies que je m'honore de compter un peu partout m'autorisent à supposer que le vrai, quoi qu'on en dise, n'est pas toujours et nécessairement haïssable.

Ce n'est pas sans une douce émotion que je me rappelle le temps où j'allais implorer, auprès de la Censure, le visa de ma première chanson. Celle-ci était extrêmement grivoise, son titre était *Le Petit Rigolot*. Par bonheur, un censeur se trouvait là qui eut pitié du *Petit Rigolot* et de son interprète, et cet aimable censeur n'était autre que le président des Trente Ans de Théâtre lui-même.



La Censure et les censeurs ont donc du bon, quoi qu'on en pense ; je la préfère à la police...

Vive la Censure ! Vivent les Trente Ans de Théâtre !

Anna THIBAUD.

Berger.

M. Polin.

Cl. Studia-Lux.



Danses Louis XV, par Mlles Zambelli et Salle à la Salle Wagram.

La Danse et les Trente Ans de Théatre



Danser aux *Trente Ans de Théâtre*, c'est le rêve !
Quel public charmant nous trouvons là !
On entre en scène, il applaudit.
On danse, il délire.
On rentre dans la coulisse, il vous rappelle à grand cris !
On bisse, il trépigne d'aise !
On disparaît de nouveau, il pousse des rugissements !
On vient saluer encore, il monte sur les banquettes et vous acclame.

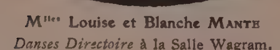
Ah ! public enthousiaste des faubourgs que nous vous devons, mes camarades et moi, de délicieuses émotions! Comme on sent la sincérité de votre joie ! Pas de... comment dites-vous en français ?... je ne sais pas... je suis italienne... Pas de... chiqué ! Tans pis ! Si le mot n'est point correct, vous m'excuserez.

A l'Opéra on nous fête, on nous gâte. Oh ! nous n'avons pas à nous plaindre ! Les abonnés nous prodiguent sans cesse les marques d'une bienveillance exquise dont nous leur sommes mille fois reconnaissantes. Mais aux *Trente Ans de Théâtre*, les applaudissements ont un petit je ne sais quoi qui chatouille bien gentiment le cœur.

J'ignore si le public de Belleville ou des Gobelins sait exactement ce qu'on appelle *un jeté-battu*, un *ballonné* ou un *entrechat-six* : en tous cas, il comprend à merveille la difficulté vaincue. Il se rend très biencom pte que pour exécuter ces différents pas il faut déployer une énergie considérable et avoir une rude... Comment dites-vous encore..? santé, je crois. L'art de la Danse, en effet, n'exige point seulement de la science et de la grâce, il réclame aussi une grande force physique et un labeur journalier.

Demandez à Mlle Sandrini quelle patience et quelles reherches lui ont coûté ses magistrales *Danses grecques ?* Et l'incomparable Mlle Hirsch, célèbre par ses pointes ? Et les adorables sœurs Mante ? Et Mlles Chasles et Meunier... Croyez-vous que pour règler leurs ravissantes danses Louis XV ou 1830, il ne leur fallut point répéter longtemps et courageusement ? Et Mlles Lobstein, Viollat, Rouvier, Vinchelin, etc., etc., pouvez-vous supposer un instant

Cl. Paul Boyer.



Mlles Louise et Blanche Mante
Danses Directoire à la Salle Wagram.

Cl. Studia Lux.



Danses Grecques de Mlle Sandrini, à un gala du Trocadéro.

Cl. Studia-Lux.



Mlle Couat. Mlle Van Gœthen. Mlle Viollat.
Groupe de l'Invitation à la Valse, ballet du *Freyschütz* (foyer du théâtre de Belleville, 97e gala).

qu'elles sont parvenues aux premiers rangs parmi les nôtres sans une étude opiniâtre?

C'est à ces séances quotidiennes qu'avec Mlle Mathilde Salle, le plus spirituel des gavroches et la plus aimable des femmes, nous composons nos pantomimes dansées. Ah! cette Mathilde! Quel joyeux bout-en-train! Si elle le voulait, rien qu'en lui parlant à Paris, elle ferait rire le Sphinx, en Egypte.

Non.

Dans notre Art, plus peut-être que dans les autres, le travail de chaque jour s'impose. Moi-même, tous les matins, à l'Opéra, pendant deux heures, je fais faire leurs gammes... à mes pieds.

Comme moi, Mathilde Salle est une fanatique des *Trente Ans de Théâtre*. Jamais nous ne sommes malades lorsque M. Adrien Bernheim nous demande de paraître à l'une de ses représentations de faubourgs. Nous irions plutôt sur la tête, ce qui, pour tout le monde, et surtout pour les danseuses, est un détestable moyen de locomotion. D'ailleurs, ce cher président des *Trente Ans* a une foi si ardente, une parole si persuasive! Au profit de son œuvre admirable — j'en prends ici l'engagement solennel — je suis prête à monter sur les pointes jusqu'à *celle* du Vésuve en éruption. Et, vous savez, il est haut, le Vésuve.

C'est si doux de rendre service et de faire le bien.

Voilà pourquoi j'adore les *Trente Ans de Théâtre*. Ils remplissent ce double but. Aux pauvres gens que la Fortune n'a pas favorisés, ils donnent du pain, et, au peuple, au seuil même de ses ateliers, ils portent des spectacles d'art admirables.

Aussi, plus tard, lorsque, pour toujours, je serai retournée là-bas, en mon beau pays au ciel si bleu, je... comment dites-vous? chiperai à M. Adrien Bernheim sa généreuse idée. Je fonderai les *Trente Ans de Théâtre italiens*.

On me bénira, j'en suis certaine! Et quelle joie j'éprouverai, en pensant que moi, qui fus une enfant gâtée de Paris, je devrai encore ce bonheur à un cher ami de France.

Carlotta
ZAMBELLI.



Mlle Meunier
Représentation hors série au Nouveau-Théâtre.

Cl. Studia-Lux

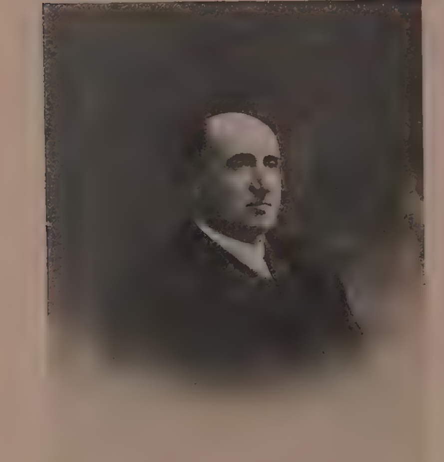


Mlle Viollat et Mlle Rouvier.
Ballet de *Don Juan*, spectacle hors série, au Nouveau-Théâtre.

Cl. Studia-Lux

La salle du théâtre de Belleville (97ᵉ gala).

Cl. Studia-Lux.



M. Charles FORMENTIN.

Le Parterre et les Trente Ans de Théâtre



On dit qu'une Commission innombrable et officielle travaille depuis de longs mois à une importante besogne : elle cherche le théâtre populaire ! Ce sont de mauvaises langues, évidemment, qui racontent cette histoire. Le théâtre populaire ? Mais tout le monde sait qu'il existe : il y aura bientôt cinq ans qu'il a été fondé et nous venons de fêter sa centième et triomphante représentation.

Les travailleurs de la rue de Valois ont l'esprit trop curieux pour n'avoir pas couru, comme moi, de Butte en Butte à la suite des « Trente Ans de Théâtre » et pour n'avoir pas flâné délicieusement de Montparnasse à La Villette dans les salles de spectacles faubouriennes où le public s'écrase avec joie au signal de l'ami Bernheim.

Ah ! ce public des boulevards extérieurs ! Ce populaire vibrant et convaincu qui vient au théâtre pour son unique plaisir et sans la moindre préoccupation de snobisme ! Je me suis amusé passionnément à l'observer, à le suivre dans ses manifestations toujours sincères, et je me suis pris à l'aimer, parce qu'il est le seul public libre, impartial, primesautier, qui sent instinctivement le beau et s'abandonne sans calcul, sans effort, à l'enthousiasme.

Talma n'aimait que les parterres de rois ; Mounet-Sully, Paul Mounet, Silvain, Coquelin Cadet, Albert Lambert ont, certes, beaucoup plus de goût que lui. Quand ils se sont assez gelés au contact des abonnés de la Comédie-Française, vite, ils escaladent les hauteurs. Ils savent dans quels coins de Paris se tient la foule qui les comprend, les admire et les appelle, et ils vont vers elle avec allégresse. L'hiver, malgré le verglas, la pluie ou le vent, l'été, en dépit de la canicule, ils sont toujours exacts au rendez-vous. Ils manqueraient plutôt un gala officiel qu'une soirée des « Trente Ans de Théâtre ». C'est que tous ces grands artistes, tous et toutes, trouvent à ces soirées dont ils sont l'orgueil, la

plus enviable des récompenses : ils sont applaudis pour les belles choses qu'ils apportent et pour le talent qu'ils dépensent à les interpréter. Ce public qui les adore se moque, en effet, de la critique, et il a bien raison. Que lui importe l'opinion de tel ou tel pédant de la presse théâtrale ! Il a entendu dire que cette opinion est subordonnée trop souvent à des considérations où l'art est étranger. Et puis, il n'a pas besoin qu'on lui donne des leçons de goût, qu'on lui dise en vertu de quels principes il faut aimer ceci ou condamner cela ; il s'amuse, il rit, il est ému, et cela lui suffit.

Aux soirées des « Trente Ans de Théâtre », la claque est inutile : créée pour guider l'intelligence du bourgeois, pour tenir en éveil son enthousiasme que la digestion alourdit souvent, la claque n'a rien à faire à Montparnasse, à La Villette ou à Montmartre. C'est toujours aux bons endroits que le parterre, là-bas, s'emballe et applaudit. Les beaux vers où resplendit l'héroïsme de Corneille, où murmure la tendresse de Racine, les traits éblouissants où éclate le grand rire de Molière, les strophes divines où pleure le cœur de Musset, toutes les perles du répertoire sont recueillies avec une dévotion frémissante par cet admirable peuple de nos faubourgs.

Et puis, comme il sait rire, ce public bon enfant ! Ce n'est pas le rire pincé qui a peur d'ouvrir la bouche et de montrer les dents, mais c'est le rire qui s'esclaffe largement, qui gesticule, cogne de joie sur les banquettes, qui n'a pas peur, chez les femmes, de faire craquer les corsages, mais s'épanouit sans protocole, en pleine liberté. Et puis, comme il est gobeur, ce public, là où il ne faut plus rire, où il faut frissonner. Avec quel instinct prodigieux il souligne un fier sentiment, une noble pensée !

Je comprends l'amour de nos artistes pour les « Trente Ans de Théâtre » et son parterre idéal. Les plus beaux cachets du monde ne valent pas, à leurs yeux, les ovations qui les y saluent toujours. Ils comprennent là, plus que dans n'importe quel théâtre, la grandeur et l'utilité de leur art ; ils ont conscience de répondre au plus noble des besoins. Au peuple qui a soif d'idéal, quoi qu'on dise, ils offrent généreusement des chefs-d'œuvre ; pour quelques sous ils convient ces humbles à des festins somptueux.

Le voilà, le théâtre populaire rêvé. Et il n'est pas, comme d'autres en imaginent, d'une catégorie inférieure, au rabais ; il est ce qu'il y a de mieux, avec des programmes et des artistes toujours de choix. Pour le fonder, il n'a pas été nécessaire de réunir des Commissions innombrables, de convoquer des architectes, d'élaborer des combinaisons financières, de tirer des plans ou faire des calculs. Il a suffi d'une initiative généreuse et désintéressée : ce sera l'honneur d'Adrien Bernheim de l'avoir prise et d'avoir tout seul, malgré les jalousies qui sont les inévitables compagnes du succès, réalisé démocratiquement un grand et difficile projet.

Par ces temps de mutualité débordante, n'oublions pas qu'Adrien Bernheim, avec ses « Trente Ans de Théâtre », est, plus que d'autres peut-être, un mutualiste pratiquant. Son œuvre, que rien ne saurait remplacer, a atteint, en effet, d'emblée un double but : elle fait de l'art et de la charité. Aux pauvres diables que le théâtre ne nourrit plus elle donne des secours ; au peuple que le théâtre délasse et relève, elle donne de la beauté.

Ch. FORMENTIN.

Cl. Studia-Lux.

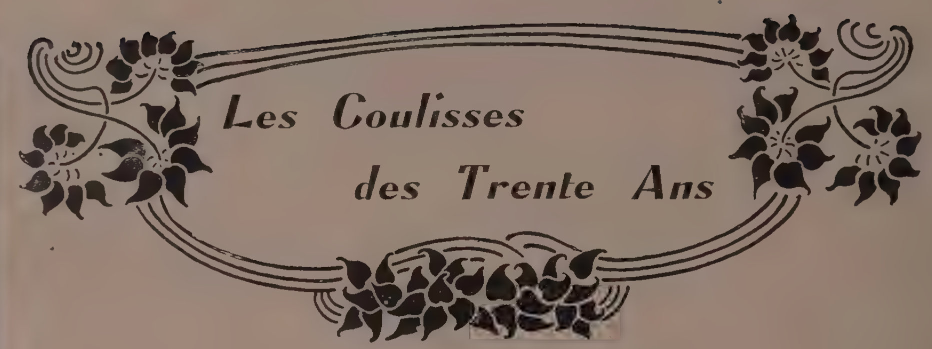


Salle de la Renaissance-Music-Hall, rue d'Allemagne. (96e gala).

Cl. Paul Berger.



M. Georges MITCHELL.



Les Coulisses des Trente Ans

De toutes les coulisses où j'ai le plaisir — et l'honneur — de fréquenter, celles des Trente Ans sont mes préférées... de beaucoup!

Dans tel ou tel théâtre régulier, la vie, réglée au chronomètre, devient forcément monotone. C'est chaque soir, à heure fixe, l'événement qui revient tout pareil à ce qu'il était la veille; c'est le père noble, c'est l'ingénue retrouvés toujours entre les mêmes portants; c'est le même sous-régisseur, les mêmes machinistes, la même poussière, les mêmes envers des mêmes décors, et ça ne changera guère que le jour où une prochaine « générale » ramènera, avec l'envahissement du plateau par les amis de la salle, une nouvelle gaîté trop vite tombée.

Aux Trente Ans, c'est toujours envahi, toujours varié, toujours nouveau; c'est donc toujours amusant.

D'abord, ce n'est jamais deux fois de suite le même spectacle ni au même endroit.

Et puis, c'est la diversité charmante des amitiés rencontrées parmi la confusion curieuse des genres et des costumes.

Enfin, c'est généralement très loin, dans un théâtre dit de banlieue ou dans une salle de mairie.

On arrive avec le violent besoin de distraire vite l'ennui d'un long voyage en fiacre ou en métro; on est donc bien disposé.

On passe sur la scène et — d'aussi bonne heure qu'on y puisse être — on tombe sur le conférencier qui, par principe, devance l'électricien.

On le reconnaît aisément; il est en habit, sans chapeau ni paletot; il vous serre la main un peu nerveusement, vous écoute sans vous entendre, regarde par le trou du rideau sans voir la salle qui se remplit, met ses gants et les enlève, en ne les fripant pas trop...

Etant toujours ému, le conférencier est toujours aimable; c'est la première joie des coulisses des Trente Ans.

Pendant qu'il parle au public, les artistes arrivent.

Ils sont de la Comédie-Française, toujours, et parfois de l'Odéon; ils sont de l'Opéra chantant et dansant, des cafés-concerts et d'ici et de là, de partout où l'on fit appel à une bonne volonté, quelle qu'elle soit.

Aussi y en a-t-il pour tous les goûts les yeux sanglants d'Œdipe clignent au sourire malin de Toto; c'est de la quintescence de parisianisme théâtral.

Ils sont tous de bonne humeur, dans les

Cl. Studia-Lux.



Mlle ROCH. Mme SEGOND-WEBER.
Phèdre, dans un Cabinet d'administrateur.
Représentation à la Salle des Agriculteurs.

coulisses des Trente Ans, parce que tous y sont venus sans y être obligés, pour s'atteler à la même et charitable besogne de confraternelle solidarité.

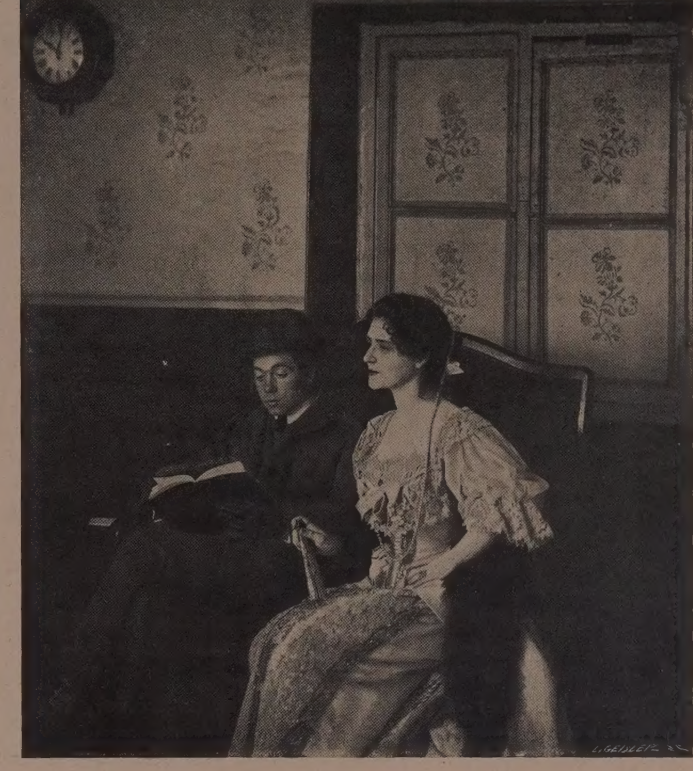
Ils entourent l'ami conférencier qui a terminé son discours ; ils ne l'ont pas entendu, mais ils le félicitent tout de même et c'est très sincère parce que ça se passe très en famille.

Pendant que la salle, abreuvée d'éloquence, attend que le spectacle commence et pendant que les entr'actes s'achèvent, on bavarde, on rit, on jacasse sur le plateau.

On s'y occupe, toujours avec grâce et délicatesse, des amis d'hier, d'aujourd'hui, de demain. On y ébauche de graves affaires qui réussissent quelquefois. On y fête les petites danseuses, si jolies, qui arrivent, frileuses, cachant leurs costumes de théâtre sous des fourrures et des dentelles ; on y reçoit, avec noblesse, Raoul descendant, l'épée au côté, du landau avec lequel il prit, en passant, Purgon, Valentine et Toinette ; on y souhaite la bienvenue au tourlourou calembouresque et à la diseuse fine qui, voisins, sont venus de concert dans un sapin qui a fait diligence.

La gaîté est toute de sympathies derrière le rideau des Trente Ans.

Et, qui préside à ces aimables manifestations, c'est la Cordialité.



M. Croué faisant repasser son rôle à Mlle Géniat, dans le foyer du théâtre de Belleville (97e Gala).

Elle est l'âme des ces coulisses heureuses ; Elle en est le charme prenant.... et retenant, Elle s'y entretient, du reste, avec un soin jaloux.



MM. Siblot et André Brunot, de la Comédie-Française, arrivant au Théâtre-Trianon (98e gala) pour jouer Basile et l'Éveillé, du *Barbier de Séville*.

Elle y va, y vient, active, activant, souriante et complimentant, supputant la recette, pensant au spectacle prochain et l'amorçant ; Elle secoue — cordialement — l'accessoiriste, le contrôleur, le commissaire des présentations ; Elle refrise le conférencier, presse les entr'actes, demande des notes aux journaux et trouve le moyen d'être partout, à la fois, et auprès du Ministre, qui démocratiquement, voulut bien répondre à son invitation naturellement cordiale.

Je ne me figure pas ce que seraient sans Elle, les coulisses des Trente Ans !

M. Adrien Bernheim, qui l'incarne, a bien compris cela ; aussi la soigne-t-il et la chouchoutte-t-il le mieux du monde, jusqu'à ce point extrême qu'il lui permet — à Elle seule et seulement là — de contempler, sous son chapeau, la discrète auréole-couronne qu'il a permis qu'Elle lui tressât pour remplacer les cheveux blonds que lui ont cordialement coûtés les Trente Ans de Théâtre.

Georges MITCHELL.



M. Javon — M. Staats — M. Chadeigne, chef de chant à l'Opéra, accompagnateur — M. Régnier.
Un groupe de danseurs de l'Invitation à la Valse, du *Freyschütz*, au foyer du théâtre de Belleville (97e gala).

Clichés Studia-Lux



Le Contrôleur

Quand tout petit, haut comme trois pommes, ma famille m'emmenait au spectacle, ce qui m'impressionnait le plus en arrivant au théâtre, c'était le *Monsieur* qui, correctement vêtu, cravaté de blanc, trônait derrière un comptoir presque toujours adossé à une glace et regardait, non sans dignité, les gens s'approcher de son omnipotente personne.

Les uns, le chapeau ou la casquette à la main, timidement présentaient au contrôleur leur petit bout de papier ; d'autres, non sans arrogance, criaient très haut, en passant hâtivement, un numéro de loge ou de fauteuil.

Aux premiers, âmes simples, comme aux autres, plus sceptiques, l'homme du comptoir donnait accès dans ce temple, où pendant quelques heures douces tous devaient oublier les amers soucis de la vie.

ஓ△

Le *Contrôleur* est, comme l'indique son nom, la personne chargée du contrôle à l'entrée de la salle de spectacle. C'est lui qui doit recevoir les billets pris au bureau par les spectateurs payants, les coupons de location, les coupons gratuits ; examiner si ces billets et ces coupons sont authentiques, si la date est exacte, et indiquer aux personnes qui les lui présentent, l'endroit où se trouvent les places qu'elles doivent occuper.

C'est au *Contrôleur* que le spectateur, s'il éprouve quelque difficulté pour l'occupation de sa place, doit adresser sa réclamation.

Les contrôleurs de nos théâtres parisiens, comme celui des Trente Ans de Théâtre, du reste, quelquefois harcelés par la foule et par ce fait justement énervés, sont enclins à la raideur, raideur prise trop souvent pour une morgue hautaine par les spectateurs qui réclament.

Aussi, cet état d'âme du pauvre contrôleur, bousculé, quand il n'est pas insulté, rend-il parfois les réclamations assez difficiles.

ஓ△

Dans nos théâtres, comme aux galas populaires de l'œuvre, il y a généralement deux contrôleurs : un contrôleur-chef, qui à nos représentations n'est autre qu'un membre du comité, lequel a bien voulu assumer la responsabilité de ce service délicat et assez important.

A côté de lui se place le contrôleur du théâtre où a lieu la représentation ; ce dernier, pour un soir, devient donc contrôleur en second.

Avec ces deux contrôleurs réside un troisième personnage, mais dont l'influence est nulle quant à ce qui se passe dans la salle où a lieu la soirée donnée par notre Œuvre.

Ce personnage muet, mais dont l'importance ne peut échapper à personne, est le *Contrôleur* de l'Assistance publique, chargé par celle-ci de contrôler ses deux confrères.

On sait, en effet, que les théâtres payent une lourde redevance à la dite Assistance, redevance proportionnelle qui ne s'élève pas à moins de onze pour cent de la recette brute dans certains théâtres.

A ce sujet, je dois remarquer, en passant, que les Trente Ans de Théâtre virent, au commencement de cette année, cette redevance réduite de cinq à un pour cent, réduction permettant à l'Œuvre d'augmenter encore le nombre de ses dons.

Et ceci, nous le devons à une démarche, couronnée de succès, de notre illustre et très aimé président d'honneur, M. Victorien Sardou, de l'Académie Française.

C'est donc pour éviter d'être frustrée par les impresarii que l'Assistance publique place un employé de son choix auprès des contrôleurs des théâtres, pour surveiller et constater l'état de la recette.

Charles Akar.

ஓ△

Le métier de contrôleur de théâtre n'en est pas un proprement dit.

En effet, ordinairement la personne qui le soir occupe ce poste est dans la journée un fidèle employé ou un bon fonctionnaire appartenant à nos administrations officielles, que l'Europe, bien à tort, nous envie.

Les compagnies des chemins de fer, du gaz, les sociétés privées, celles des courses, fournissent, elles aussi, un grand nombre de recrues à tous les contrôles des théâtres et concerts de Paris.

Le contrôle des représentations données par l'Œuvre française et populaire des Trente Ans de Théâtre est cependant chose beaucoup plus facile que partout ailleurs ; cela tient surtout à ce que généralement les salles où sont donnés nos galas se trouvent toujours, en grande partie, louées d'avance.

Comment ne le seraient-elles pas avec le joli programme composant nos spectacles uniques, auxquels notre cher président-fondateur, Adrien Bernheim, apporte une si dévouée et ardente sollicitude.

Aussi, très justement, les efforts du père des Trente Ans de Théâtre ont-ils été récompensés par la plus méritée, la plus triomphale des réussites.

Charles AKAR.



M. Coquelin Cadet — Le mime Wague. — Mlle Lucienne Guett. — Mlle Lafargue, en Carmen. — M. Antoine Banès.

Le Régisseur des Trente Ans de Théâtre

Depuis le commencement des siècles, on répète que les oiseaux rares à dénicher, pour un directeur de théâtre, sont les ténors à la robuste poitrine, les barytons à la voix de velours, les soprani extra-suraigus, les contralti profondément profonds... Erreur! Erreur immense! Pour les comédiens, pareille illusion! les artistes de talent surabondent. Rien de plus aisé à découvrir. A chaque pas dans la rue, au prochain carrefour des boulevards, vous rencontrez ces soi-disant phénix. Il suffit d'étendre la main, d'arrêter le premier passant venu.

Trouver un bon régisseur, c'est autre chose! Voilà la vraie, la terrible difficulté! Certes, à Paris, j'en conviens, il y en a plusieurs qui ne manquent pas de certaines qualités, mais je n'en connais qu'un absolument hors de pair, c'est celui des *Trente Ans de Théâtre*. Notre Œuvre possède le merle blanc de la corporation et ma modestie m'empêche de révéler son nom.

On pourrait croire qu'une fois leur programme établi, nos représentations ne nous donnent plus de tribulations. Hélas! il n'en est rien. Nos tracas ne cessent qu'à la chute du rideau. Jusque là, nous vivons au milieu de transes atroces, craignant toujours de voir un cataclysme se déchaîner sur nos têtes.

Dans un théâtre régulier, où l'organisation est réglée d'avance, où, chaque jour, dans les mêmes conditions que la veille, et dans les mêmes que celles du lendemain, le service se reproduit avec d'insignifiantes modifications, un régisseur prudent peut... veiller sans de trop vives inquiétudes. Sous ses ordres, s'agite un personnel nombreux d'artistes et d'employés prêts à parer aux difficultés les plus inattendues.

Aux *Trente Ans de Théâtre*, il n'en va pas ainsi.

Du côté de la Comédie-Française, notre tranquillité est parfaite. Notre excellent ami et dévoué vice-président, M. Prudhon, veut bien, sous la bienveillante approbation de M. Jules Claretie, écarter de nos pas les moindres cailloux du chemin. Les artistes eux-mêmes, dont l'admirable dévouement n'est plus à louer, se prêtent avec la meilleure grâce aux éventualités qui se présentent. Pourvu que nos landaus les viennent chercher exactement à la Comédie-Française, ils se montrent satisfaits. Ils savent qu'un triomphe les attend au théâtre où les placides coursiers de Massucco les transportent.

Ce qui fait perdre au président et au régisseur des *Trente Ans de Théâtre* les rares cheveux que la nature leur a laissés, ce sont les mille soucis occasionnés par mille détails insoupçonnés.

Dernièrement, dans plusieurs mairies, nous avons organisé quatre représentations d'un vieux vaudeville appelé la *Corde Sensible*. Cette pièce nécessite un nombre assez considérable d'accessoires, entre autres, une cage avec des serins vivants. Ce maudit ustensile faillit nous rendre fous. Où diable le trouver?

A la première mairie, la concierge — une âme tendre assurément — possédait les volatiles demandés. Ce fut bien. Mais aux trois autres mairies, point de concierge à l'âme tendre, et, par suite, pas de serins. Le fidèle Chevalier — notre délégué aux courses embêtantes — explora toutes les maisons du quartier, du rez-de-chaussée jusqu'au septième étage, pour y découvrir l'accessoire indispensable. Enfin, après quatre-vingt-douze ascensions, il put se le procurer d'abord chez une blanchisseuse, puis chez un garde municipal, et, en dernier lieu, chez une somnambule. Comme prix de location, chaque propriétaire réclama deux bons fauteuils gratuits. Très généreux, nous leur accordâmes immédiatement quatre places... debout. Ce sont les seules qui nous restent... quelquefois... les jours de pluie. La *Corde Sensible* exigeait aussi un autre accessoire. Un trou de souffleur. Dans les mairies, où la scène n'est qu'une estrade légère, ce petit local n'existe pas.

Mme Debaude, une très aimable amie de notre Œuvre, qui avait consenti à prêter le concours de son... souffle aux interprètes de la pièce, était désolée Elle ne voulait point, comme Fromet, le souffleur de la Comédie-Française, aller s'installer carrément dans la salle sous les yeux des specta-

teurs. Mme Debaude est timide. Il fallait donc, à chaque représentation, lui improviser une logette nouvelle : tantôt un rideau au fond duquel elle s'enroulait, tantôt le dessus soulevé du piano.

— Ah ! s'écriait-elle avec désespoir, quand pourrai-je m'installer dans un trou véritable ?...

— Le 5 octobre, au Trocadéro, lui répondis-je...

— Oh ! non ! pas ce jour-là. J'aurai un chapeau neuf. Ça l'aplatirait !

La question des accessoires nous préoccupe énormément, la plupart de nos artistes oubliant, cinq fois sur cinq, de nous adresser en temps utile la liste des objets dont ils ont besoin.

Récemment, encore dans une mairie, il nous manqua au dernier moment, pour une pantomime, une embrasse de rideau. Sans la concierge — on ne saura jamais ce que les concierges de mairies nous auront rendu de services — qui nous en céda une de sa loge, nous eussions été obligés d'avoir recours au maire et de lui emprunter son écharpe.

Un incident très pittoresque eut lieu au théâtre de Belleville, le soir où M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, nous fit le grand honneur d'assister à notre représentation. Nous jouions le *Malade Imaginaire*, avec M. Siblot dans le rôle de M. Purgon.

Au moment de frapper les trois coups pour le deuxième acte, je m'aperçois avec effroi que M. Purgon, qui paraît seulement à cet acte, ne répondait point à mon appel. Horreur ! M. Siblot n'était pas là. Je ne sais quelle circonstance fortuite l'avait mis en retard ! Le théâtre de Belleville est bien loin, aussi, de la place du Théâtre-Français ! Il fallait donc attendre ! On ne pouvait commencer l'acte avant que M. Purgon ne fût arrivé. Sur-le-champ le jeune Esquier fit une annonce au public pour lui expliquer la situation et le prier de patienter quelques instants. M. Siblot ne tarderait pas.

Affolés, nous descendons, Bernheim et moi, dans la rue de Belleville, écarquillant les yeux, cherchant à découvrir au fond de la nuit noire le bienheureux landau chargé de véhiculer M. Purgon. La foule, sortie du théâtre, reconnaît notre président, se groupe autour de nous et, gentiment, se met à nous blaguer de notre perplexité.

« Ah ! m'écriai-je tout à coup, v'là Siblot ! » J'avais aperçu et reconnu de loin la voiture. Aussitôt, d'un seul élan, la foule se précipite, entoure le landau, l'accompagne jusqu'à l'entrée des artistes, en hurlant sur l'air des *Lampions* : « V'là Siblot ! V'là Siblot ! »

Derrière la vitre de la portière, l'artiste, ahuri, les yeux hors de la tête, montrait sa bonne et joyeuse figure. Quelle cause ignorée lui valait cet accueil enthousiaste de la population bellevilloise ? Lorsqu'on la lui eut apprise, le docteur Purgon suffoqua de rire et, sans les soins empressés de son apothicaire Falconnier, il trépassait.

Un autre soir, à Montparnasse, M. Silvain avait fait la conférence dont chacun de nos spectacles est précédé. Immédiatement après, il jouait dans *Phèdre* le rôle de Théramène qui, l'on s'en souvient, paraît au lever même du rideau.

Notre public déteste les entr'actes. — Est-il le seul ?

L'éminent sociétaire le sachant, mit donc les bouchées doubles : en quelques minutes, le frac moderne fut échangé contre le peplum antique. Voici Théramène ! Il est prêt !

Pan... pan... pan... On frappe... Le rideau se lève. Albert Lambert fils entre en scène. Silvain s'apprête à le suivre, mais s'arrêtant soudain :

— Sacré tonnerre !... Et ma barbe !... J'ai oublié de mettre ma barbe !

— Tant pis, lui clame notre président, il est trop tard... Entrez !...

Résigné, victime du devoir, Silvain n'insiste point et rejoint le jeune Hippolyte que l'absence de son vieux précepteur inquiétait déjà. Ce soir-là, le public de Montparnasse vit cette chose unique à jamais dans les annales du théâtre : un Théramène imberbe.

Toutes ces différentes péripéties finirent plaisamment. D'autres, sans le dévouement spontané d'artistes tout acquis à notre Œuvre, eussent pu devenir des catastrophes.

A l'un de nos récents galas du Trocadéro, Mme Segond-Weber avait, jusqu'à la dernière minute, espéré surmonter un enrouement rebelle et dire, avec M. Raphaël Duflos, la *Nuit d'Octobre*. Par malheur, malgré le dicton, Dieu ne veut pas toujours ce que femme veut. Au moment de se mettre en route, l'excellente sociétaire constata avec désespoir qu'il lui était impossible d'articuler un son. Aussitôt, elle nous dépêche un exprès porteur d'une lettre navrée et d'une offrande royale.

Mlle Roch avait été signalée dans la salle. Courir à sa recherche, la décider à remplacer sa camarade empêchée, fut l'affaire d'un instant.

— Mais j'aurais grand besoin de relire, une fois au moins, le poème de Musset. Prêtez-moi une brochure ?

Une brochure ! Personne n'en avait apporté ! Que faire ? Où s'en procurer une ?

— Vite, un coup de téléphone à la Comédie-Française, à Prudhon, le toujours grand sauveur !

Une demi-heure après la brochure était là et Mlle Roch, selon son habitude, se faisait acclamer avec M. Raphaël Duflos.

Les enfants terribles de nos représentations sont les accompagnateurs aux doigts légers. Que de frissons n'ont-ils pas fait glisser le long de l'échine du misérable régisseur. Cachés derrière un portant ou dans un coin de la salle, ils se délectent au spectacle en attendant le moment de paraître. On redoute sans cesse qu'ils ne soient pas arrivés.

— C'est le tour de l'Opéra... Où est Chadeigne ?

— Entrez en scène, madame Thibaud... Qu'avez-vous fait d'Ardaillon !

— A vous, Polin... Eh ! bien, et Christiné... Vous l'avez perdu ?

On tremble, mais à l'instant précis, ces artistes impeccables surgissent toujours — on ne sait d'où — souriants et dévoués. A l'un d'eux, que je ne nommerai pas, afin que sa mémoire passe sans tache à la Postérité, je garde cependant une dent... très petite. Un soir, pour arriver plus vite à l'une de nos représentations de la salle Wagram, il eut la funeste idée de prendre le Métropolitain. Par malheur, celui-ci, comme tous les chemins de fer, a deux sens, un bon et un mauvais. Notre jeune étourdi prit le mauvais et s'en fut à Vincennes. Qu'arriva-t-il ? Pas lui, d'abord... Puis une tuile effroyable sur la tête de l'infortuné régisseur : l'obligation de remplacer au piano l'abominable distrait. C'était dur. Mais le devoir avant tout ! Quand on a l'honneur de tenir de périlleuses fonctions, il faut s'attendre aux plus singuliers sacrifices.

Un trait fameux de Baudu, le directeur actuel de la scène des Variétés, doit, comme un exemple d'extraordinaire abnégation, rester à jamais gravé dans l'esprit des régisseurs.

Il y a quelque vingt-cinq ans, alors qu'il occupait ce poste à la Gaîté, Baudu, dans je ne sais plus quel ouvrage, doubla à l'improviste — et sans modifier le rôle d'un iota — Madame.... oui... Madame Zulma Bouffar. Consentir, même pour une soirée, à changer de sexe afin de sauver l'honneur du théâtre et... la recette, n'est-ce point là, vraiment, un fait d'armes digne d'un héros d'Homère ? Me préserve le Dieu des *Trente Ans de Théâtre* d'être obligé d'accomplir jamais pareille action d'éclat ! Je ne me vois pas du tout, en jupon court, les bras nus, dansant l'aragonnaise du *Cid* à la place de la divine Zambelli !

Par bonheur, dans notre Œuvre, la récompense est proche de la peine. Dès que les chandelles sont éteintes, après le compte fait de la recette fructueuse, on se recueille, heureux d'avoir donné un véritable spectacle d'art au peuple et réalisé une bienfaisante récolte pour les déshérités. Aux *Trente Ans de Théâtre* — n'en est-il pas ainsi dans la vie et, parfois, plus souvent qu'on ne veut bien se l'avouer à soi-même — tout finit par des chansons. Mais, chez nous, ces chansons sont plus exquises que partout ailleurs : n'est-ce point Anna Thibaud et Polin qui les chantent ?

ANTOINE BANÈS.

Le Gérant : CHARLES RICHARD